

Hayom

היום TODAY

N°
88

été
2023

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui

GRAND ÉCRAN
The Fabelmans de
Steven Spielberg

PORTRAIT
Barbara. La Dame
du Grand Pardon

GROS PLAN
Sammy Davis Jr.

INTERVIEW EXCLUSIVE
Oana Giurgiu,
cinéaste roumaine

DOSSIER
Tunisie mon amour



OFFRE
SOLAIRE

CHF 90.- ~~CHF 130.-~~

Offre valable jusqu'au 24 Juin

GENÈVE • LAUSANNE • MORGES
NEUCHÂTEL • NYON • SION • VEVEY

ACUITIS.COM

Acuitis 
Maison d'Optique et d'Audition

Édito



Été, soleil et traditions

Comme chaque année, l'été s'épand avec ses journées ensoleillées, ses plages, ses cocktails colorés, les gazouillis délicieux des oiseaux, les douces soirées entre amis, les baignades rafraîchissantes et les glaces aux mille parfums. Et du côté du judaïsme, la période estivale est également un intervalle de traditions, de célébrations et de rencontres...

Après **Lag Ba'omer** et **Chavouot** – désormais derrière nous puisque les célébrations ont eu lieu en mai – c'est le **17 Tammouz** qui nous attend : l'un des « quatre jeûnes publics » institués par les prophètes et évoqués dans le « Livre de Zacharie ». Ce jour commémore une série de calamités ayant frappé le peuple judéen et inaugure ladite période des « trois semaines ». Suivra Tisha Beav, un autre jeûne qui représente plusieurs dates sombres de l'histoire des Juifs : la destruction du Premier et Second Temple de Jérusalem, avant l'ère chrétienne, la destruction de la forteresse juive des Betar par les légions d'Hadrien, en l'an 135, la signature de l'édit qui bannit les Juifs d'Angleterre par Edouard 1^{er}, le 18 juillet 1290 puis, en 1942, l'expulsion des Juifs d'Espagne.

Puis, avant les incontournables célébrations de Roch Hachana et Kippour, en septembre, n'oublions pas l'un des autres moments forts de l'été juif : la fête de **Tou beAv** qui tombe généralement courant août¹. De toute évidence, il s'agit ici d'un jour bien mystérieux dans le calendrier juif. Et pour cause. La consultation du *Choul'hane Aroukh* (le « Code de loi juive ») n'indique aucune observance ou autre coutume particulière liée à cette journée qui se conjugue, du même coup, avec la période où les nuits commencent à s'allonger. Aussi appelée « fête de l'amour », cette date est dédiée à la célébration de l'amour et ses relations idoinies. Selon la tradition juive, c'est le moment où les filles célibataires sortaient dans les champs, vêtues de blanc, et dansaient, tandis que les garçons les observaient pour trouver une épouse. Aujourd'hui, cette fête est souvent célébrée par des rencontres et des soirées organisées par des organisations juives ou des communautés, pour aider les célibataires à se rencontrer. Moins bucolique, certes, mais il faut désormais vivre avec son temps !

Quoi qu'il en soit, si vous cherchez à échapper à la chaleur, n'oubliez pas qu'il y a toujours l'option de s'installer dans une synagogue climatisée pour une bonne dose de prière et de spiritualité. Et quoi que vous fassiez, toute la rédaction ne peut que vous souhaiter un été loin de la canicule, rempli de rires, d'allégresse et de moments inoubliables avec vos proches...

Bel été ! 

Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef

¹Cette année le mercredi 2 août 2023

VOTRE EXIGENCE

CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confiance* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme* personne de confiance, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e;
confiance XIII^e; du lat.
confidentia, d'apr. l'a fr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissement

Négociation et administration de valeurs mobilières

sécurité. ♦ *Homme* per-
sonne de confiance, à qui
l'on se fie entièrement. -
fiable, sûr.


SELVI
& CIE

4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

N°
88
2023

**Communauté juive
libérale de Genève**
GIL, chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef
Dominique-A. PELLIZARI

**Responsables de l'édition
& publicité**
Jean-Marc BRUNSCHWIG
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Bontron & Co

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions,
des remarques, des coups
de cœur, des textes à
nous faire parvenir ?
N'hésitez pas à alimenter
nos rubriques en écrivant à :
CILG-GIL - HAYOM
Courrier des lecteurs
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
hayom@gil.ch

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui
Été 2023
Tirage: 4000 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution:
Hayom 89
Automne 2023

© Photo couverture:
DR



20. J'AI ME TEL-AVIV
Le retour du « kova
tembel »



50. PORTRAIT
Barbara. La Dame du
Grand Pardon

1. ÉDITO
Été, soleil et traditions

DU CÔTÉ DU GIL

4. EN IMAGE
Quidoush-Alevana 2,
2022

5. LES MOTS DU RABBIN
Shoah, Dieu et nous

6. TALMUD TORAH
À l'occasion de Tou
Bichvat, le GIL accueille
la « Caravane » du KKL-
JNF Suisse

Pourim avec le Talmud
Torah

Quatre Sedarim de
Pessah au Talmud Torah

Pourim avec
la communauté

11. GIL
Célébrations

12. LIRE LE TALMUD AVEC
Freud, *alias* Oncle
Sigmund

MONDE JUIF

14. INTERVIEW EXCLUSIVE
Oana Giurgiu,
cinéaste roumaine

17. GALA DU 9 MARS 2023
Soirée du Keren
Hayessod

62. GRAND ÉCRAN

The Fabelmans de Steven Spielberg



18. KEREN HAYESSOD
Deux projets sous les
projecteurs

22. GSI
La sûreté
communautaire

23. KESHERDAY 2023
Une nouvelle journée
d'études juives

24. IMPÔTS TOUTOUS
Un impôt dont le
montant fait aboyer
dans les chaumières

CULTURE

26. RENCONTRE
Tessa Louise-Salomé à
propos de *The Wild One*

28. VISITE AU MUSÉE
POLIN - Musée de
l'Histoire des Juifs de
Pologne

32. LIRE
Notre sélection
littéraire

35. BIOGRAPHIE
Mileva et Albert Einstein

38. CULTURE
Cinéma, musique,
expositions

40. DOSSIER
Tunisie mon amour
D'ici et de là-bas

43. INTERVIEW
Michèle Fitoussi

46. INTERVIEW
Laurence Haziza,
directrice artistique du
Festival Jazz'n' Klezmer

48. RENCONTRE
Harry Koumrouyan,
auteur de *Vienne le 12
mars 1938*

53. J'AI LU POUR VOUS
*Les dix mille et une
Nuits de l'Univers*

54. RENCONTRE
Robin Lemmel & le
Quatuor Byron

PERSONNALITÉS

55. ENTRETIEN
Daniel Gross publie la
bio d'Edmond J. Safra

58. PEOPLE
Les News

60. PORTRAIT
Waldemar Haffkine:
«sauveur de l'Humanité»

68. INTERVIEW EXCLUSIVE
Derrière chaque
crise se cache une
opportunité

70. GROS PLAN
Sammy Davis Jr.

Fabien Gaeng Quidoush-Alevana 2 2022

70 x 50 cm huile sur toile
Avenue des Alpes 90bis
1820 Montreux
fabiangang@gmail.com



Du côté du GIL



LES MOTS DU RABBIN

Shoah, Dieu et nous



Mardi 18 avril dernier, lors de la Commémoration de la Shoah, Monsieur Léon Placek qui avait été déporté à Bergen Belsen à l'âge de 10 ans, s'est adressé à nous. Il a parlé de la faim : Vous ne pouvez pas savoir ce qu'est la faim, non pas celle que vous ressentez à midi, mais celle qui ne vous quitte pas, qui est là du matin au soir et du soir au matin, qui vous taraude à chaque instant.

Rabbin François Garaï

Il a parlé de la mort omniprésente, des cadavres sur lesquels, dans le noir, il butait. Il a parlé d'une voix calme, sans affect, pour dire, sans expliquer.

Il a posé deux questions en s'adressant aux rabbins et à tous les présents.

La première concernait l'existence de Dieu : Où Dieu était-Il pendant la Shoah, avait-Il détourné la tête, s'était-Il endormi ?

La seconde, plus terrible : Imaginez un rabbin avec sa femme et ses deux jeunes enfants déportés à Auschwitz. Ils sont sélectionnés pour la mort. Ils se déshabillent et entrent dans une chambre à gaz. Que pense le rabbin et que pense sa femme, nus devant leurs enfants et nus devant des centaines de personnes. Le Ziklon B tombe et se répand sur le sol. Le gaz monte. Quelle prière dit le rabbin quand son plus jeune enfant meurt ? Et le gaz monte : quelle prière dit le rabbin quand son aîné meurt ? Et le gaz monte, quelle prière dit le rabbin quand sa femme meurt ? Et le gaz monte, que dit le rabbin quand il se sent mourir ?

Des questions sans réponse qui révèlent notre incapacité à comprendre comment, en Europe, une pensée froide et

rationnelle, aveuglée par une haine incontrôlée, a pu générer la mort de six millions des nôtres et être, de près ou de loin, la cause de la mort de plus de soixante millions d'enfants, de femmes et d'hommes.

Où Dieu était-Il ?

Élie Wiesel s'est posé la même question et l'a posée à rabbi Menahem Mendel Schneersohn. Et il raconte : « Il (le rabbin) répondit : Après Auschwitz, comment peut-on ne pas croire en Dieu ! » Au premier abord, la remarque me parut fondée : puisque tout le reste avait échoué — civilisation, culture, éducation, humanisme — comment ne pas se tourner vers le ciel ? Et puis, je me suis ressaisi : « Si vos paroles constituent une question, je l'accepte volontiers ; si elles se veulent réponse, je les récusé ». (*Tous les fleuves vont à la mer*, p.121).

Où Dieu était-Il ?

Aucune réponse ne peut être donnée à cette question. Y répondre, ce serait trouver une explication, une justification. Et justifier la Shoah ce serait justifier la mort de six millions des nôtres. Inconcevable.

L'impossible justification ne doit pas masquer une possible ouverture vers le futur, vers la vie. Celle-ci dépend de l'engagement de chacun pour l'équité et la justice. Nous engager serait témoigner notre totale fidélité et notre total respect à la mémoire de ceux qui disparurent, emportés par le mal absolu.

Des moments de commémoration sont nécessaires pour que la mémoire soit renouvelée. Toutefois, ils deviennent des incantations vaines et des exercices vides de sens si on oublie ce à quoi ils nous engagent, c'est-à-dire à plus d'équité et à plus d'ouverture. Entendre, au sein même des communautés juives, des paroles racistes, xénophobes et discriminatoires ; constater qu'en Israël, des Juifs suprémacistes sont au pouvoir sans qu'ils aient renié leur funeste et dangereuse idéologie, n'est-ce pas le signe que certains des nôtres foulent aux pieds la mémoire de la Shoah ? Et se taire devant cette trahison, c'est en être complice.

Nous qui sommes issus de la poussière et des cendres, comme nous a décrits Yitzhak Herzog, le Président de l'État d'Israël, Nous qui sommes issus de la poussière et des cendres devons agir pour que la mémoire de la Shoah soit une incitation pour œuvrer en faveur du Tikkoun Olam, pour ce qui est juste et pour ce qui est bon pour nous et pour les autres, pour régénérer en nous ce que signifie être juif, un humain tourné vers lui-même et vers les autres pour le bien de tous, Juifs et non-Juifs, croyants et non-croyants, orthodoxes et libéraux...

Être fidèle à la mémoire de ceux qui disparurent dans la Shoah, c'est aussi parfois faire silence. C'est retrouver la lumière qui est en nous afin qu'elle puisse devenir une lueur d'espoir pour nous et pour les autres. Et cela dépend de chacun de nous.

זכור Mémoire, תשכח N'oublie pas. 🕯

A l'occasion de Tou Bichvat, le GIL accueille la «Caravane» du KKL-JNF Suisse

Réfaëla Trochery



Le GIL a saisi l'occasion du passage de la traditionnelle «Caravane éducative» du KKL-JNF à Genève pour organiser une après-midi ludique avec les élèves du Talmud Torah et célébrer Tou Bichvat «Le Nouvel an des arbres».

La «Caravane» du KKL-JNF accompagnée de Mme Réfaëla Trochery, responsable du KKL-JNF pour la Suisse Romande et de M. Lior Pardo, responsable opérationnel du KKL-JNF Suisse, était animée par les «madrihot» francophones, Mmes Sandra et Avia Rubin, formées par le département «Éducation» du KKL-JNF et venues tout spécialement de Jérusalem.

Le Rabbin, François Garaï, la directrice du Talmud Torah, Émilie Sommer et les enseignants du Talmud Torah ont organisé 2 groupes d'enfants selon leur âge afin de leur permettre de participer à des activités en lien avec la fête de Tou Bichvat et Israël.

Petits et plus grands ont joué avec le fameux parachute du KKL-JNF sur lequel sont représentés de nombreux sites et villes d'Israël et au milieu desquels se trouve Jérusalem. Tenant tous ensemble la toile, ils ont joué à faire des vagues; ils ont ri et beaucoup gesticulé pour tenter de faire aller un ballon sur les sites et villes désignés par les «madrihot»; apprenant ainsi que certaines régions comme le Mont Hermon sont enneigées et que d'autres subissent des températures élevées comme la région d'Eilat, par exemple. Les plus grands ont aussi participé à un quizz et ont ainsi pu prendre conscience du rôle majeur que joue le KKL-JNF, depuis plus de 121 ans, en Israël.

Le GIL et le KKL-JNF se sont donné rendez-vous l'année prochaine pour familiariser les enfants à la protection de l'environnement, l'importance des arbres et celle de leur plantation en Israël.



Pourim avec le Talmud Torah

Émilie Sommer



Au programme: Méguilah d'Esther lue par les enseignants déguisés en personnages de «Où est Charlie», chansons accompagnées de crécelles, quizz «Questions Pour un Palais», Méguilah en Emoji, chaises musicales «évite Aman», atelier cuisine Oreilles d'Aman, Photomaton déguisés et parcours d'obstacles d'Esther et Mardochee!





Quatre Sedarim de Pessah au Talmud Torah

Émilie Sommer



Pour se préparer pour Pessah, nous avons célébré un Seder didactique et ludique avec le Gan, la Kitah Alef et la Kitah Bet, un autre avec les classes Guimel-Dalet-Hé et Vav et un dernier avec le Talmud Torah de Lausanne. Au menu (en plus des matzot et du harosset) : chansons, récit de la sortie d'Égypte en marionnettes, activités sur les dix plaies comme l'invasion des grenouilles sauteuses, la grêle-balles de ping-pong, les pustules-gommettes ou le marquage du cadre de la porte, passage de la mer, chasse à l'afikomen et bien plus encore ! La classe Bené-Mitzvah a quant à elle fait un Seder avec rabbi François en suivant la Haggadah communautaire.



Pourim avec la communauté

Émilie Sommer



Le soir de Pourim, nous avons fait une lecture participative de la Méguilah d'Esther où les membres de l'Assemblée ont tiré au sort un passage à lire en français pour accompagner la lecture en hébreu de rabbi François, déguisé en mode «vacances». Nous avons ainsi découvert des talents de narrateurs parmi nos membres. L'office a été suivi d'un repas communautaire très convivial avec des spécialités iraniennes, en référence à la Perse où se déroule le récit d'Esther. Toute la soirée a été très appréciée par une grande foule venue un lundi soir au GIL.



TALMUD TORAH תלמוד תורה

«Le monde juif subsiste grâce au souffle des enfants initiés à la Torah»

Talmud de Babylone 119b

Vous avez des enfants entre 4 et 13 ans ?

La transmission à vos enfants de la Torah et de notre Tradition millénaire vous tient à cœur ?

Vous avez envie qu'ils développent leur identité juive, connaissent le plaisir de faire partie d'une Communauté dynamique et motivante et qu'ils rencontrent d'autres Juifs de leur âge ? Vous désirez affirmer votre attachement aux valeurs d'un judaïsme moderne et égalitaire et faire qu'il se perpétue dans votre famille ?

Inscrivez vos enfants au Talmud Torah du GIL!

Les cours ont lieu les mercredis de 13h30 à 15h30.

Repas au GIL avant les cours les mercredis midi.

Pour les enfants de 4-5 ans: le Gan. Célébrations des Fêtes, initiation à l'alphabet hébraïque et aux récits bibliques en chansons, jeux et bricolages.

Infos et inscriptions: Émilie Sommer Meyer, +41 (0)22 732 81 58, talmudtorah@gil.ch, www.gil.ch



Pour les enfants de 6-7 ans: les kitot (classes) Alef et Bet.

Célébrations des Fêtes, apprentissage de l'alphabet hébraïque et étude des principaux récits et personnages bibliques.

Pour les enfants de 8-11 ans: les kitot Guimel, Dalet, Hé et Vav.

Célébrations des Fêtes, apprentissage des prières de l'office, étude des récits du Tanakh (Bible), travail sur l'histoire moderne du peuple juif de la Diaspora à nos jours.

Dernière année: la kitah BM. Préparation pour la Bat/Bar-Mitzvah

Cours à Lausanne: les lundis de 17h30 à 19h00, pour les enfants de 5 à 13 ans.

BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Boris Aaron FORSTER

18 mars 2023



Lucas ESPITIA

25 mars 2023



Emma WERTHEIMER

6 mai 2023

ILS NOUS ONT QUITTÉS

Fortunée BALLI

20 septembre 1932 – 1^{er} avril 2023

Sonia LÉVY ESCURIOL

20 septembre 1951 – 28 avril 2023

Andrée WEINREB

25 février 1930 – 5 mai 2023

PRÉSENTATION À LA TORAH



Nahara Fausta GOTTLIEB et Nurya Tullia GOTTLIEB

29 avril 2023

PROCHAINES BENÉ ET BENOT-MITZVAH

Behaalotekha

3 juin 2023

Chela'h Lekha

10 juin 2023

Kora'h

17 juin 2023

Houkkat

24 juin 2023

Balak

1^{er} juillet 2023

Chofetim

19 août 2023

Ki Tetzé

26 août 2023

Ki Tavo

2 septembre 2023

Nitzavim-Va'yelech

9 septembre 2023

CERCLE DE BRIDGE DU GIL

LE CERCLE DE BRIDGE DU GIL VOUS INVITE
À VENIR PRATIQUER CE SPORT INTELLECTUEL

TOUS LES **PREMIERS VENDREDIS DU MOIS**
BUFFET CANADIEN À 12H00, SUIVI D'UN GRAND TOURNOI
À 14H00

LES AUTRES VENDREDIS
PARTIES LIBRES OU MINI-TOURNOIS À 14H00

OU EN LIGNE, SUR NOTRE SITE
WWW.BRIDGE-GIL.CH

UN TOURNOI HEBDOMADAIRE SUR REALBRIDGE
LE MARDI À 19H45

TROIS TOURNOIS SUR FUNBRIDGE

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS
WWW.BRIDGE-GIL.CH

CONTACT

FRANÇOIS BERTRAND – 022 757 59 03 / 076 208 87 10
OU SOLLY DWEK – 076 327 69 70

MESSAGE: BRIDGEGIL43@YAHOO.FR

INVITEZ VOS AMIS! VENEZ NOMBREUX!

POUR TOUTES LES ACTIVITÉS DU GIL,
CONSULTEZ NOTRE SITE **WWW.GIL.CH**

LIRE LE TALMUD AVEC

Freud, *alias* Oncle Sigmund

(‘Erouvin 100b)

Pour Sacha, pour son chat

Freud par Andy Warhol@Heritage Auctions, HA.com



Quoi de plus intuitif que de proposer de lire le *Talmud* avec Sigmund Freud ? Attention, cependant, à ne pas aller trop vite en besogne, ou (vous verrez que c’est le cas de le dire), à ne pas mettre la charrue proverbiale avant les bœufs. Prenons donc notre temps, puisque nous en avons à revendre, et, si vous le voulez bien, relisons la phrase introductive à cette chronique talmudico-psy : « Quoi de plus intuitif que de proposer de lire le *Talmud* avec Sigmund Freud ? ». Se sont glissées dans cette entame deux erreurs. Saurez-vous les retrouver ?

Gérard Manent

Premier faux pas : on ne « lit » pas le *Talmud*, on l’étudie. Quand, parfois, on me pose la question « Est-ce que vous avez lu le *Talmud* en entier ? », je ne manque jamais de rétorquer : « Non, Madame [ne le prenez pas mal, mais en général, c’est une dame...], je ne l’ai pas lu. Ni en entier, ni en partie. Car, voyez-vous, le *Talmud*, ça n’est pas comme *Tintin au Congo*, ça ne se lit pas, ça s’étudie... ». Seconde chausse-trape : il n’y a rien d’intuitif à considérer que l’inventeur de la psychanalyse n’était, pour le dire vite, qu’un talmudiste laïc, voire honteux. Car si l’on sait que l’Oncle Sigmund ne manquait pas de culture juive (ni théorique, ni pratique, ou disons, pour les besoins de la cause, de culture juive « sexuelle »), ce que l’on sait moins, c’est qu’il est des recoins de son œuvre que l’on aurait a priori bien du mal à faire cadrer avec ce que l’on croit savoir de la métapsychologie, ou ce que l’on croit connaître du *Talmud*.

Cette chronique sera donc l’occasion de rappeler aux étourdis (comme aurait dit Lacan¹, cet « élève effronté et impitoyable de Freud »²), que dans la somme colossale des écrits de Freud viennent parfois se loger des énoncés qui ne prennent guère la vulgate psychanalytique la plus éculée dans le sens du poil (c’est, derechef, le cas de le dire...). Ainsi peut-on lire dans le trop peu cité *Abrégé de psychanalyse* : « Ce schéma général d’un appareil psychique, on le fera également valoir pour les animaux supérieurs.³ ». Vous avez bien lu : Freud postule, contre une solution de continuité trop vite présumée et tenue pour acquise, qu’il existe une homologie de structure entre psyché humaine et psychisme animal. Au-delà de l’assise étymologique possible (« animal » dérive bien du latin *anima*), l’argument freudien consiste donc à avancer l’idée d’une topique commune.

La thèse est audacieuse : ce que Freud a en tête, en effet, ce n’est pas seulement que les animaux aussi possèdent un système tripartite (conscient/préconscient/inconscient, qui définit

précisément la première topique freudienne⁴), mais qu’ils nous sont semblables en termes de seconde topique. On le sait, le remaniement opéré lors du grand tournant théorique de 1920 consiste à faire intervenir trois instances psychiques à la fonction nettement différenciée⁵. Et c’est là qu’une troisième erreur est à éviter : on serait en effet porté à croire que l’instance commune entre les bêtes et nous est le *Ça*. Or, rien n’est plus faux, puisque c’est le *Surmoi* qui est ici réputé faire le pont entre les espèces !

Il y a de quoi être étonné : « L’instance citée comme socle psychique de l’animalité n’est pas le socle pulsionnel – le « ça » – comme on pourrait s’y attendre [...] : c’est bien le « surmoi » qui est en cause, soit l’instance qui peut passer pour la plus « culturelle » et « symbolique », bref la plus spécifiquement « humaine »⁶. » Et Paul-Laurent Assoun d’enfoncer le clou : « Il serait trop facile – et au fond foncièrement erroné – de concevoir le « ça » comme le « pôle animal » de la psyché humaine, en regard du « surmoi », instance culturelle, le « moi » fluctuant entre ces deux « postulations ». ⁷ » D’où l’on ne peut que conclure : « Il y a donc une *origine* animale et un *devenir* symbolique du « surmoi », et le caractère puissant et déroutant de celui-ci pourrait bien procéder de cette « mixité » foncière.⁸ »

Passé le moment de surprise (ou de sidération ?), il convient de s’interroger : d’où Freud tire-t-il pareil argument ? La réponse, contre toute attente, est des plus simples : tout ce qui a une mère se voit doté d’un surmoi ! Détaillons : l’homme, certes, est cet animal néoténique, dont la naissance forcément prématurée (même lorsqu’elle intervient à terme...) arrive toujours déjà trop tôt. Cette idée, formulée par Julius Kollmann et développée par Louis Bolck, explique que le petit d’homme (*Menschenkind* en allemand freudien) doive rester au nid, choyé par papa et maman avant d’atteindre à une maturité suffisante qui lui assurera un minimum d’autonomie... et un maximum de chances de survie.

Le point d’importance est que la néoténie en question doit moins être vue comme une exception humaine (version phylogénétique du « propre de l’homme ») qu’une notion relative, commune à tous les mammifères. Ainsi, incapables de satisfaire à leurs poussées pulsionnelles (*Ça*), les mammifères doivent composer, apprendre la frustration et l’attente, formant ainsi leur instance moïque différenciée (leur *Moi*, pour faire simple). Par suite, l’intériorisation de cette nécessité donnera naissance, si l’on ose dire, au *surmoi*. Ce dernier n’est donc pas le pur produit de la culture ou de la morale, comme on le croit à tort, mais la conséquence directe de l’intériorisation d’une dépendance absolue (qui génère de l’angoisse, y compris chez les animaux, voire qui peut dégénérer en détresse – la *Hilflosigkeit* freudienne).

Dernière surprise que réserve cette chronique : le *Talmud* ne dit pas autre chose ! On peut en effet lire dans la *Gemarah* du traité ‘*Erouvin* (folio 100b) : « si la Torah n’avait pas été donnée, nous aurions appris du chat, la pudeur, l’interdit du vol par l’exemple de la fourmi, l’interdit de certaines unions grâce à la colombe et le savoir-vivre du coq ». Affirmation exorbitante s’il en est, puisqu’elle revient à dire que la source du *surmoi* humain, donc de la morale élémentaire et de la Loi (croit-on), c’est moins la *Torah* révélée au Sinaï que le *surmoi* qui sommeille en chaque animal ! 🐾

¹ Jacques LACAN, « L’étourdit », in *Autre Écrits*, collection « Le Champ Freudien », Éditions du Seuil, Paris, 2001, pp. 449-495.
² Charles MELMAN, *Lacan élève effronté et impitoyable de Freud*, Éditions érès, Toulouse, 2018.
³ Sigmund FREUD, *Abrégé de psychanalyse*, collection « Bibliothèque de psychanalyse », P.U.F., 2009.
⁴ Cette première topique est présentée au chapitre VII de l’*Interprétation des rêves* (1900).
⁵ Pour une vision d’ensemble des deux topiques, et leur articulation éventuelle, voir Sigmund FREUD, *Le Moi et le Ça*, collection « Petite Biblio Payot Classiques », Payot & Rivages, Paris, 2010, dont le schéma p. 63.
⁶ Paul-Laurent ASSOUN, *Corps et symptômes. Leçons de psychanalyse*, collection « Psychanalyse », Economica, Paris, 2015, p. 273.
⁷ Paul-Laurent ASSOUN, *op. cit.*, p. 277.
⁸ Paul-Laurent ASSOUN, *id, ibid.*



→ Image du film
Occasional Spies, 2021.
© Oana Giurgiu

INTERVIEW EXCLUSIVE

Oana Giurgiu, cinéaste roumaine

Occasional Spies (Spioni de ocazie) –
une histoire vraie de la Deuxième Guerre
mondiale digne d’un film hollywoodien !

Malik Berkati

Nous sommes en 1943, les services secrets britanniques recrutent des Européens de l’est émigrés en Palestine mandataire avant-guerre afin de les faire participer à des activités d’espionnage dans leur pays d’origine. Le but premier fixé par le MI9 : aider à retrouver les pilotes de chasse alliés abattus par les Allemands au-dessus de la Roumanie, la Yougoslavie, la Hongrie et la Slovaquie. Dans un second temps, par un accord avec l’Agence juive, ces espions ont la charge de rechercher l’ampleur des persécutions et des meurtres de masse dont sont victimes les Juifs et d’explorer les voies d’évasion possibles.

Ces gens ordinaires – dont le principal talent est de parler la langue des pays où ils sont infiltrés et ainsi pouvoir se fondre naturellement dans la population – doivent suivre un entraînement en Égypte avant de rejoindre leur affectation. Cet épisode fascinant et méconnu de la Deuxième Guerre mondiale est abordé de manière très originale par Oana Giurgiu, dans une

méthode de *re-enactment* (reconstitution) qui s’apparente au roman-photo. Cette esthétique, au début déconcertante, épouse parfaitement le narratif au fur et à mesure que le récit avance. Le temps d’adaptation s’explique par le grand nombre d’informations visuelles – photographies réelles, archives, photographies de reconstitution, rencontres avec des descendants – et sonores – voix off, interviews, lectures de lettres – qu’il faut administrer et absorber. Cet appareil cinématographique complexe correspond à l’intention méthodologique de la cinéaste qui veut « rendre accessibles les expériences personnelles des personnes concernées et transmettre l’atmosphère oppressante des années 1940, à travers de simples histoires personnelles qui se cachent derrière les grands faits historiques ». Cette approche demande une grande concentration, mais il n’est pas interdit de regarder plusieurs fois un film !

Interview de Oana Giurgiu, avocate et journaliste de formation, devenue productrice d’une dizaine de films et réalisatrice de deux documentaires – *Aliyah Dada* (2015) et *Occasional Spies* (2021).

Cette histoire est méconnue, comment l’expliquez-vous ?

Ce n’est pas une histoire totalement inconnue, mais comme ces gens venaient de différents pays, personne ne s’est intéressé au fait que cela était, au départ, un groupe et chaque pays en a fait ce qui lui convenait. Par exemple, certains ont été élevés au statut de héros en Israël, comme on le voit à la fin du film, alors que les membres slovaques du groupe ont été considérés en Slovaquie comme faisant simplement partie de la Résistance. Il y a donc des éléments connus, mais l’image d’ensemble est restée floue. En Roumanie en revanche, cet épisode est vraiment inconnu. En Hongrie et en Israël, Hannah Szenes, fusillée en 1944, est devenue une héroïne de cette



implication juive venant de Palestine dans le front de résistance. Il y a toujours eu ce reproche que les Juifs n’avaient fait que trop peu et trop tard contre les nazis, cela faisait contre-exemple et son histoire a été utilisée aussi politiquement.

Ces espions et espionnes ont été formés pour sauver des pilotes alliés sur l’arrière-front, mais après la guerre, ceux qui ont survécu ont aussi aidé des Juifs à émigrer en Israël...

En Europe de l’est, l’objectif principal des Alliés était de détruire les raffineries, pour couper les approvisionnements de l’armée allemande. La plupart étaient en Roumanie. Les Alliés ne combattaient pas là, mais volaient au-dessus de la région et bombardaient ces endroits stratégiques. Un jour, ils ont envoyé 400 avions depuis la Libye pour bombarder et seulement la moitié d’entre eux sont rentrés. Beaucoup sont morts, mais certains ont survécu. En Roumanie, il y avait plus d’un millier d’aviateurs prisonniers de guerre. Comme la guerre n’était pas terminée, que les Américains devaient aussi combattre

sur le front Pacifique, ils avaient besoin de leurs aviateurs. Ils ont demandé aux Anglais de les aider à récupérer ces pilotes. Mais les Anglais n’avaient pas d’espions pouvant les aider sur ce terrain, ils avaient bien quelques personnes infiltrées qui pouvaient produire de la propagande, mais pas de l’action. C’est ainsi qu’ils ont eu cette idée de recruter des gens qui parlaient les langues de la région. Effectivement, la guerre finie, ils sont revenus et ont aidé à l’émigration, avec beaucoup de succès, d’ailleurs !

La forme de votre film est très inhabituelle...

Oui. Je me suis posé la question de comment raconter cette histoire à travers les histoires personnelles des protagonistes. Je ne savais pas comment illustrer cette approche. Je savais ce que je ne voulais pas, à savoir faire un film de *re-enactment*. Il fallait que je trouve le moyen de mettre en lumière ces protagonistes – des gens ordinaires qui, à un moment de leur vie et à un moment politico-historique, ont décidé d’entrer dans cette aventure. Ils ont été entraînés

à être des espions pendant quelques mois, ils étaient jeunes, ils sont devenus amis et tout à coup sont entrés dans des vies qui ressemblaient à celles de jeunes stars envoyées en mission. Comme ils ne comprenaient pas trop l’idée d’être espion, ils ont continué à faire des excursions, à se prendre en photo. Il y en a énormément prises au Caire, visitant les pyramides, le zoo, baguenaudant, ou se réunissant dans leurs appartements. De ces images, j’ai eu l’idée d’aller dans cette direction.

Oui, mais d’une certaine façon, c’est quand même du *re-enactment* ! Cela donne de l’épaisseur, de la complexité à votre film, mais cela amène aussi un peu de confusion, surtout que les acteurs et actrices ressemblent aux vrais protagonistes. Il faut que le spectateur s’adapte mentalement et se prépare aussi à recevoir et à trier beaucoup d’informations...

Oui, vous avez raison, c’est une forme de reconstitution aussi. C’était très





↑ Images du film
Occasional Spies, 2021

compliqué de trouver les acteurs et actrices qui ressemblaient aux réels protagonistes. Mais le film est structuré de manière très mathématique : les images réelles sont seulement au début du film, puis ce sont les fausses images jusqu'à la fin où, à nouveau, de vraies images sont

fiction dans le film, les événements dont je parle ont vraiment eu lieu.

Il y a aussi le matériel d'archives qui complète le film, il y a beaucoup d'informations...

Je sais, visuellement et avec la voix off, il y a beaucoup d'informations. J'en suis un peu désolée (rires), je voulais raconter cette histoire de la manière la plus compréhensible possible. Je pense que ces protagonistes ont droit à ce que leur histoire soit racontée le plus largement. Je voulais le faire le plus proprement possible, je sais que c'est encore un peu fouillis, mais croyez-moi, j'ai beaucoup nettoyé l'histoire. Je voulais donner envie à d'autres personnes, qui sont dans la recherche historique, et leur laisser le soin de raconter l'histoire d'une autre manière.

Mais ce n'est pas grave, cela donne envie de le regarder une seconde fois et d'aller regarder sur Internet ce qu'il y a sur le sujet...

C'est exactement mon but. C'est ce que doit provoquer un film documentaire historique : l'envie d'approfondir la question ! Quand j'ai commencé le projet, je ne voulais pas le faire de cette manière. D'abord, j'ai interviewé des enfants de mes protagonistes espions, et croyez-moi, je suis une très bonne intervieweuse – c'est ce que je pense de moi (rires) – et j'obtiens toujours le meilleur des gens. Le problème est que là, je n'ai rien obtenu ! La

raison en est que les enfants ne savaient rien, car leurs parents sont restés dans une posture d'espion jusqu'à la fin de leur vie et qu'ils ne leur ont rien révélé. C'est pour cela que je suis restée sur la perspective de mes protagonistes et leurs histoires – j'ai trouvé cette solution pour les raconter.

Un des éléments fascinants du film est cette lettre écrite par un des espions depuis sa prison avant d'être exécuté...

Oui, c'est une vraie lettre qui a atteint la famille longtemps après la guerre. Le protagoniste l'a donnée à son codétenu, qui lui, l'a donnée, ainsi que la sienne, à un médecin et après un long voyage, c'est arrivé dans la famille. Mais c'est une vraie lettre.

Vous faites bien d'insister, car son contenu est incroyable !

C'est très touchant, car c'est difficile d'imaginer quelqu'un qui écrit une lettre à sa famille un jour avant d'être exécuté, en étant conscient qu'il va l'être... 🕯

« Je voulais raconter cette histoire de la manière la plus compréhensible possible »

insérées. La voix off nous raconte essentiellement le contexte historique et cite les histoires personnelles avec les informations rassemblées à partir des journaux intimes des personnes qui ont survécu. J'avais des lettres aussi. Oui, c'est un peu fonctionnalisé pour compléter l'histoire, j'ai essayé d'agir comme une journaliste, pas comme une romancière. Il n'y a pas de



← La chanteuse Naama Nahum faisant chanter Reuven Rivlin

GALA DU 9 MARS 2023

Soirée du Keren Hayessod

La soirée d'Ouverture de Campagne 2023 du Keren Hayessod de Genève s'est déroulée en présence de plus de 250 personnes à l'hôtel Président Wilson en faveur de deux projets visant les populations les plus démunies en Israël.

Sabrina Vulfs Gobbi

S e sont succédé les discours de Karine Fewkes, directrice pour la Suisse Romande et de Sam Grundwerg, président mondial du Keren Hayessod, qui n'a pas manqué de mentionner notamment la guerre en Ukraine et l'action du Keren Hayessod sur place ainsi que le caractère apolitique du Keren Hayessod. Nous avons ensuite eu la chance d'écouter Reuven Rivlin, Président de l'État d'Israël de 2014 à 2021, dans un discours ponctué de touches d'humour.

Le Président Rivlin a insisté sur ce qui constitue l'essence même d'Israël, son caractère juif et démocratique, en insistant sur le fait que personne, pas même les 120 membres de la Knesset, ne pourrait en changer la nature. Il a affirmé que la crise politique actuelle sera surmontée. L'ancien Président est ensuite revenu sur un de ses thèmes de prédilection : les cinq tribus d'Israël, soulignant qu'en 2040 le pays sera composé de 25% d'arabes israéliens, de 25% de religieux orthodoxes, de 12% de religieux nationalistes et de 38% de Juifs dits laïcs, la Diaspora étant la cinquième tribu. Ces différentes tribus vivent aujourd'hui séparées les unes des autres avec leurs propres médias, villes et écoles. Afin de maintenir un État juif et démocratique, il est urgent de tisser des

liens entre ces différentes parties de la société israélienne et de mettre en place une Constitution.

Il a ensuite rappelé que le Keren Hayessod a toujours soutenu tous les Israéliens sans distinction, venant en aide aux plus démunis, à la jeunesse à risque et aux personnes âgées. Le rôle du Keren Hayessod est à cet égard essentiel pour renforcer la société et la cohésion au sein du pays.

À la fin de cette intervention, des bénéficiaires des deux projets soutenus par la campagne de Genève ont témoigné de l'impact positif que ces programmes ont dans leur vie. Il s'agissait de jeunes provenant du village de jeunes à risque de Hadassah Neurim et d'une famille de nouveaux immigrants russes ayant participé à « Une Profession pour la Vie » qui facilite l'intégration des *olim hadashim* (voir pages 18 et 19).

Juste avant le dessert qui mettait la touche finale à un excellent repas concocté par la brigade du chef Michel Roth, le duo d'artistes israéliens, le pianiste Guy Mintus et la chanteuse Naama Nahum, ont donné un concert, faisant même chanter Reuven Rivlin et le public sur la chanson « Al Kol Elé ». 🕯

KEREN HAYESSOD : DEUX PROJETS SOUS LES PROJECTEURS

Un incubateur technologique au village de jeunes Hadassah Neurim



Le village de jeunes Hadassah Neurim, situé près de Netanyah, a été fondé en 1948. Il accueille de jeunes Israéliens en difficulté et les accompagne vers leur vie d'adulte. Le Keren Hayessod Genève a déjà soutenu ce projet de 2017 à 2019 et le comité a décidé d'aider à nouveau ce village en 2022 et 2023 afin que celui-ci puisse fournir une éducation de haut niveau. Son ambition est d'aider ces quelque 400 jeunes en leur offrant une clé pour un avenir prometteur dans l'industrie des hautes technologies, très porteuse en Israël.

Ils ont entre 14 et 20 ans. Ils sont déracinés et certains viennent de familles brisées ou violentes. D'autres sont orphelins, ou sont des «olims» venus en Israël sans leur famille. Tous ont un point commun: ils sont seuls et n'arriveront pas à devenir des adultes stables sans bénéficier d'un accompagnement professionnel. Ces jeunes sont placés à Hadassah Neurim par les services sociaux. Ils y trouvent un environnement bienveillant qui les encourage et les stimule. Ce village est un foyer chaleureux, mais c'est surtout un tremplin vers la vie d'adulte.

Hadassah Neurim apprend à ces jeunes à vivre en internat. Il leur propose des programmes scolaires diversifiés et des programmes de soutien. Un système thérapeutique multidisciplinaire ainsi qu'une gamme étendue d'activités extra-scolaires leur sont également proposés. Récemment, le village s'est engagé sur la voie de l'innovation afin de doter ces jeunes des aptitudes supplémentaires qui leur permettront de combler les lacunes résultant d'un départ compliqué dans la vie.

Pour eux, les cours traditionnels dans de simples salles de classe ne suffisent pas. Ils ont besoin de développer une valeur ajoutée afin d'avoir les mêmes chances que les autres jeunes de la start-up nation. Il leur faut manier et créer les outils technologiques d'aujourd'hui pour pouvoir inventer ceux de demain.

L'incubateur technologique a ouvert ses portes en 2022 et a encore besoin de nombreux équipements technologiques et de matériel pédagogique. Il permet de projeter le village dans une nouvelle dimension en matière d'éducation. Ce lieu est équipé de laboratoires, d'imprimantes 3D, de drones, de machines CNC et d'une classe immersive. Il accueillera les jeunes tout au long de l'année lors de cours dédiés aux technologies, ces jeunes pourront bénéficier de formation certifiante en robotique, système informatique, Autotech et d'autres. Ils pourront ainsi expérimenter et créer. Cet incubateur permettra aux jeunes de rejoindre les meilleures unités de l'armée puis à entamer des études supérieures dans le domaine des hautes technologies.

Le Keren Hayessod Genève souhaiterait, grâce à votre soutien, finaliser le développement de cette ambitieuse structure. 🕊

«Une profession pour la vie» intégration professionnelle des nouveaux immigrants



Grâce à votre générosité, l'année passée, le Keren Hayessod (KH) a pu aider 229 nouveaux immigrants à s'intégrer dans le monde du travail. Le comité du KH de Genève a décidé, comme en 2022, de soutenir ce projet. Il s'agit d'un programme qui offre aux nouveaux immigrants en Israël la possibilité de passer des examens dans leur profession d'origine quand cela est possible ou de se former à un nouveau métier.

L'Agence juive et le KH se sont associés au gouvernement israélien ainsi qu'à un groupe d'employeurs potentiels pour développer le programme «Une profession pour la vie». Cette plateforme de formation professionnelle a pour objectif d'aider les jeunes immigrants qui viennent du monde entier à intégrer le marché du travail israélien.

Pour ceux qui souhaitent s'installer en Israël, jeunes ou personnes en âge de travailler, les opportunités d'emploi sont la clé d'une intégration réussie.

Grâce à son approche globale, ce programme est un excellent moyen de réussir son Aliyah et son intégration. Ses nombreuses filières permettent aux nouveaux immigrants d'obtenir un permis d'exercer, ou d'acquérir de nouvelles qualifications afin d'optimiser leur employabilité dans les secteurs porteurs. Les participants et leurs familles bénéficient de cours intensifs d'hébreu (oulpan). Des activités sociales ainsi que des aides à la recherche d'emploi ou de logement leur sont également offertes.

Secteurs d'activités

Les filières de formation proposées concernent les principaux secteurs de l'économie israélienne, en l'occurrence le transport commercial ou public, l'informatique, les métiers de bouche, la haute technologie, la médecine et la pharmacologie, l'industrie, la gemmologie ainsi que la construction d'abris protégés.

Le programme se déroule en cinq étapes

1. Recrutement des candidats
 2. Définition de la date d'arrivée en Israël
 3. Formation linguistique appropriée (hébreu courant ou professionnel)
 4. Formation professionnelle
 5. Insertion professionnelle
- (Certains programmes incluent un hébergement en centre d'intégration.)

Durée du programme

- Cours intensifs d'hébreu (oulpan): 500 heures (5 jours par semaine, 5 heures par jour)
- Hébreu professionnel: 150 heures, selon le niveau et le métier
- Formation professionnelle: de 3 à 12 mois

Depuis le début de la guerre en Ukraine, de nombreux jeunes ont fait leur Aliyah en provenance d'Ukraine mais également de Russie; les besoins de financement de ce programme se sont donc accrues afin que ces nouveaux arrivants puissent réaliser leur potentiel et démarrer leur vie en Israël de la meilleure manière possible. 🕊

Vous pouvez adresser vos dons à

Keren Hayessod
CP 5037 - 1211 Genève 3
IBAN: CH23 0854 8002 3018 0100 1



J'AIME TEL-AVIV

Le retour du «kova tembel»

Attention : objet iconique !

Le «kova tembel», littéralement chapeau de crétin, est indissociable de la figure du pionnier israélien. Non, vous ne pouvez pas l'avoir oublié ! Ce couvre-chef de toile beige, en forme de cloche, protégeait du soleil la tête des Israéliens (et des touristes) de 7 à 77 ans, entre 1930 à la fin des années 1970... Puis, il s'est fait plus rare et a disparu. Sans regrets.

Karin Rivollet

Mais voilà ! en octobre 2017 au MOMA à New York, à l'occasion de l'exposition « La mode est-elle moderne ? », l'indispensable, inusable, sale, moche «kova tembel» israélien a refait surface. De là à devenir une icône de mode, il ne manquait qu'un pas, que de jeunes industriels de Tel-Aviv vont franchir.

Ceux qui ont connu (ou subi) ce chapeau de coton l'associent volontiers à la marque textile ATA, qui produisait en Israël des vêtements basiques et solides. La fabrique de textiles ATA a été fondée en 1934 par Erich Moller, un Juif immigré de Tchécoslovaquie, qui installa le premier bâtiment proche du village Kfar Ata.

Bleus de travail, chemises, shorts, chaussettes, pyjamas et sous-vêtements produits localement par ATA

trouvent rapidement leur public. Ces articles simples et solides répondent à la demande d'une population occupée aux travaux de la terre et à la construction d'un pays qui absorbe tant bien que mal les vagues d'immigration successives. ATA propose à ces nombreux nouveaux venus de tous horizons des vêtements pratiques et bon marché.

Avant même la naissance d'Israël, le look israélien est né : pantalon ou short kaki et chemise au col ouvert pour tous ! La production textile ATA croît au même rythme que la population, d'autant que les alternatives pour l'habillement sont rares et chères.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale ATA équipera même l'armée britannique en Palestine Mandataire en shorts, sous-vêtements et même en tentes

← Le retour du «kova tembel»
par Yael Schenberger, 2017
@ Sam Izhakov



↑ Un homme portant un
«kova tembel» 1950-60
@ Wikipedia



↑ La nouvelle gamme de
vêtements ATA



militaires. La marque croît de manière exponentielle : de la poignée d'ouvriers des débuts, ATA emploie, quatorze ans plus tard, au moment de la Déclaration d'Indépendance d'Israël en 1948 plus de 1000 collaborateurs. La marque produit les uniformes de l'armée du nouveau pays et les chemises et shorts bleus des écoliers du nord au sud. Pendant la Tzena, la période de rationnement imposée à la population du jeune pays au début des années 1950, les coupons délivrés à chaque habitant permettaient d'acquérir les indispensables vêtements du quotidien dans les boutiques ATA. David Ben Gourion, lui-même, affectionnait les inusables pantalons kaki de la marque.

Les années 1950 et 1960 voient une diversification des articles, sans qu'on puisse toutefois parler de mode. Le tournant des années pop va être fatal à ATA : les Israéliens ont soif de nouveauté, ils regardent du côté de l'Europe. Le look de pionnier ne fait plus rêver, on écoute les Beatles...

En 1985, n'ayant pas su se renouveler, après une décennie de luttes syndicales, de pertes et de recul des ventes, ATA met la clé sous la porte. Fin de l'histoire ? Non,

évidemment, car le petit chapeau cloche en toile de coton qu'on croyait relégué aux archives photo va ressurgir sur la scène modeuse de Tel-Aviv !

En 2016, un groupe de jeunes entrepreneurs ressuscite la marque ATA avec son logo d'origine. La gamme de vêtements se scinde en deux : quelques classiques, dont le «kova tembel» et le short de gymnastique scolaire bleu, sont à nouveau produits à l'identique. D'autres sont repris et adaptés au mode de vie moderne : poches élargies pour abriter un smartphone, sac en toile arborant la marque et le logo ATA en grandes lettres, pour transporter un tapis de yoga.

Une styliste est engagée pour créer – dans l'esprit des vêtements utilitaires ATA de l'époque des pionniers – une nouvelle gamme susceptible de plaire aux fashionistas de Tel-Aviv. La qualité des vêtements est de premier ordre, toiles solides, finitions de qualité. Les boutiques, au nombre de trois à Tel-Aviv, sont décorées dans le style rétro 1950, leurs murs se couvrent de publicités d'époque, de photos historiques et de jolies collections encadrées d'étiquettes prélevées sur les vêtements usagés. La nouvelle marque

ATA se veut iconique du mode de vie moderne : à la fois traditionnelle, voire nostalgique, bien ancrée dans un passé glorieux, et réinventée. On peut établir un parallèle avec la nouvelle cuisine israélienne : prenez les recettes de votre grand-mère juive, qu'elle soit marocaine, iranienne ou italienne et insufflez-leur une dynamique nouvelle !

Si la sauce prend, les propriétaires d'ATA seront probablement conduits à produire les vêtements hors d'Israël, car les nostalgiques trouveront leur madeleine de Proust un peu chère : un chapeau cloche en toile de coton estampillé ATA revient actuellement à 180 shekels, soit environ 50 francs.

Le logo triangulaire bleu abritant les trois lettres ATA parviendra-t-il à se faire sa place sur la scène fashion ? Si la gastronomie israélienne y est parvenue, pourquoi pas ?

www.atawear.co.il

Boutiques à Tel-Aviv : 93 Allenby, 141 Rothschild, Hashla St (Basel St). Ouvert du dimanche au jeudi: de 10h à 20h, vendredi de 10h à 15h.

VOUS AUSSI, VOUS JOUEZ UN RÔLE IMPORTANT dans le système de sécurité communautaire.

La sûreté communautaire est la responsabilité de chacun.
En arrivant ou en repartant d'un site communautaire, regardez autour
de vous, adoptez un comportement vigilant et observez dans l'environnement
toute activité qui pourrait paraître suspecte.

RECONNAÎTRE LES SIGNES SUSPECTS

Vous entendez des menaces
directes ou camouflées annonçant la
commission d'un crime, des propos
qui peuvent porter préjudice à la
communauté, des menaces de tuer
une ou plusieurs personnes,
des propos annonçant
d'endommager un site...



Vous pensez que des individus
testent la vigilance communautaire
et les infrastructures pour évaluer
les points forts et les points faibles
de la cible...



Vous vous faites questionner de vive
voix, par téléphone, par mail ou sur
les réseaux sociaux, au-delà de la
curiosité naturelle sur un événement,
sur une infrastructure scolaire,
communautaire ou une synagogue...



Vous observez des signes de
surveillance, un intérêt prolongé,
des prises de photos ou de vidéos
du personnel, des visiteurs, des
infrastructures et d'éléments de la
sécurité de manière inhabituelle...



Vous identifiez un sac, un paquet,
un véhicule ou tout autre objet qui
n'a pas sa place, dont le lieu vous
paraît inadéquat ou l'apparence
inhabituelle...



Vous découvrez des signes de
vandalisme, de sabotage, de tentative
d'intrusion. Des individus
endommagent des infrastructures ou
tentent de pénétrer dans des zones
restreintes en usurpant l'identité de
membres de la communauté...



Vous voyez quelque chose de suspect ? Agissez !
Appelez la police au 117 et la sécurité au 0844 111 117,
mettez-vous et ceux qui vous entourent en sécurité.

Apprenons les gestes qui sauvent !



KESHERDAY 2023

Une nouvelle journée d'études juives

**KeshherDay Geneva, journée
d'études juives, a été organisée
par le B'nai B'rith de Genève
et a eu comme thème – pour
sa 8^e édition – les « libertés ».
Une occasion de réunir plus de
300 personnes de Genève et de
la région venues lors de cette
demi-journée animée d'un esprit
de tolérance et de respect de
l'autre.**

Monica Barzilay

Nous avons voulu montrer qu'au-delà des menaces et du pessimisme ambiant, la vie juive en Europe est possible, qu'elle est même d'une extraordinaire richesse et vitalité et que nombreux en sont les protagonistes.

Que cela soit dans le domaine de nos textes, des récits d'auteurs, de la science, des technologies ou de l'histoire, nombreux sont celles et ceux qui se dédient à faire rayonner le judaïsme et Israël. Ceux qui vivent et défendent nos valeurs, comme notre histoire, avec fierté, ont été acteurs de Keshher 2023

et ont permis à l'audience d'acquérir de nouveaux outils pour faire face aux enjeux contemporains.

Cette diversité s'est manifestée aussi bien à travers l'éclectisme des intervenants choisis que des sous-thèmes tels que « Liberté de la femme juive de pratiquer » avec la Dr. Liliane Vana et les rabbins Touati et Dalsace, « Médias et liberté d'expression » avec Joelle Fiss et Jean-Marie Montali, modérés par le professeur René Schwok.

Pour cette occasion, nous avons réuni les rabbins des deux plus grandes communautés de Genève, dans la pure tradition d'harmonie du B'nai B'rith, autour de « Ce qui nous unit ». Ainsi, le Rav Benadmon, rabbin de la CIG, Rabbi François Garaï, rabbin du GIL ainsi qu'Éric Ackermann ont pu exposer les commandements d'unité et de respect de l'autre ainsi que préciser les positions de chacun. Ce débat était magnifiquement animé par le Dr. Daniel Halpérin et a connu un très grand succès.

Le clou de Keshher 2023 a été l'exposé de Frank Melloul, CEO de i24 News, sur le thème de la « Démocratie en Israël : la liberté de contester, la responsabilité

de montrer », qui a quasiment rempli la grande salle du théâtre de l'Espérance.

Comme en 2021, les conférences et les ateliers se sont déroulés sur une demi-journée avec un choix de quatre sessions simultanées, ce qui a laissé plusieurs participants sur leur faim ! Et pour terminer, un buffet organisé par Sarah Traiteur a eu un succès mérité. Nous tenons à remercier ici les jeunes du CCJJ qui y ont participé pour la première fois, ainsi que les nombreux bénévoles qui se joignent à nous à chaque Keshher. Espérons que la prochaine fois les jeunes des autres communautés participeront également à cette belle journée !

Nous tenons également à remercier les différentes communautés et la FSCI qui ont soutenu KeshherDay, chacune à leur manière, ainsi que les sponsors, petits et grands, qui nous sont fidèles depuis 2013.

Nous vous donnons rendez-vous en automne 2024 pour le prochain KeshherDay avec encore plus de joie et d'amitié. Car ce qu'il faut retenir des nombreux mails reçus de participants, c'est l'ambiance chaleureuse et le très bon niveau des conférenciers. Notre but a été atteint avec une formidable équipe qu'il convient ici de saluer !



IMPÔT TOUTOUS

Ouah! Ouah! Ouah!
Un impôt dont le montant fait
aboyer dans les chaumières...

Cette formule, loin d’être une plaisanterie, donne à réfléchir et pour commencer à se demander dans quels pays et pour quels motifs fut créé et parfois aboli avant que de réapparaître, un tel impôt !

Bély

Citons parmi d’autres l’Allemagne, la France, les Pays-Bas, la Suisse qui n’eurent aucun problème à inviter les charmants maîtres de gentils toutous à passer à la caisse, avant de se désister, ou d’augmenter cette taxe de 7000% comme cela vient d’être proposé en Israël par le parti « Judaïsme unifié de la Torah » !

Ainsi, créée en 1855 avant d’être supprimée à la fin des années 1970, la taxe en France se justifiait avec pour motivation première de décourager la possession de chiens, afin de réduire le nombre d’accidents qu’ils étaient censés causer. *Lemonde.fr* publie sur le net la façon dont les chiens étaient alors classés, la taxe étant calculée en fonction du poids et de la taille de l’animal.

Dans d’autres pays, une telle imposition existe encore

C’est le cas en Allemagne, avec un montant spécifique selon les *länder* mais aussi en Suisse. Mise en place au XIX^e siècle, la taxe pour chien avait pour objectif initial en Suisse de financer la capture et l’euthanasie des chiens errants lors des épidémies de rage. Depuis, avec la disparition de la maladie sur le continent, la plupart des pays d’Europe y ont totalement renoncé, mais pas la Suisse où elle demeure une juteuse survivance du passé, et ce alors même que l’obligation de vacciner contre la rage a été purement et simplement supprimée.

Ainsi un impôt sur les chiens est-il perçu chaque année par le canton et/ou par la commune de résidence. Au sein du même canton, le montant de l’impôt peut parfois varier là-aussi d’une commune à l’autre en fonction de la taille ou du poids du chien. À noter que dans la plupart des

« La quantité de gaz à effet de serre émise par un chien domestique serait le double de celle produite par un ‘SUV’ »

circonscriptions, des allègements, voire des exonérations, sont accordés dans des cas bien spécifiques, à savoir les chiens guides d’aveugles, les chiens dressés pour les sauvetages, les chiens de garde dans les fermes, etc.

À propos d’enregistrement, d’inscription, de désinscription des chiens acquis ou reçus en cours d’année, la ville de Lausanne confirme que sont concernés tous les nouveaux propriétaires de chiens avec pour preuve du paiement de cette redevance le port d’un collier sur lequel doivent être notés le nom et l’adresse du propriétaire.

Cela étant, c’est en Israël que ressurgit une polémique au sujet de cette taxe, ou pour être plus exact, du taux d’augmentation de cet impôt !

En effet, si cette loi dite « Loi Haredi » passait, les propriétaires de chiens devraient payer, au lieu des 50 Nis actuels, 3500 Nis par an; certains membres de la coalition, dont messieurs Gafni et Maklev, affirment que ce projet de loi n’est qu’une réponse « spontanée » à la taxe instaurée par monsieur Avigdor Liberman, (ministre des Finances) sur la vaisselle jetable en plastique.

Et ces députés ultra-orthodoxes d’ajouter que de toute façon, « des recherches menées dans le monde entier indiquent que l’élevage d’animaux de compagnie

a de graves implications écologiques ». Et de citer un rapport américain de 2017 qui indiquait déjà à l’époque que les animaux de compagnie consommaient à eux seuls quelque 43 milliards de kg de viande, ces mêmes viandes lorsqu’encore bœufs sur pattes, polluant plus qu’à leur tour notre malheureuse planète. D’autres études ont montré que la quantité de gaz à effet de serre émise (directement ou indirectement ?) par un chien domestique serait le double de celle produite par un « SUV ». (SUV étant l’abréviation de Sport Utility Vehicle)...

En attendant, voilà une manne dont même l’Ancien Testament n’avait pas osé proposer la nourriture aux Israélites durant l’Exode. Et pourtant, si manne il y a, cet impôt peut rapporter très gros !

Faites le calcul!

Si l’on en croit la base de données nationale d’enregistrement des chiens compilée par le département vétérinaire du ministère de l’Agriculture, Tel-Aviv gagne le pompon avec 39 373 nouveaux chiens enregistrés en 2020, suivi par Rishon Le Zion avec 17 720 chiens et Haïfa où l’on compte 16 585 bons-gros-toutous à sa mémère. Le tout sous le regard goguenard des propriétaires de chats ...

RENCONTRE

Tessa Louise-Salomé à propos de *The Wild One*

Productrice et réalisatrice, Tessa Louise-Salomé aborde les thématiques sociales complexes et partage l’univers des plus grands de sa profession dans ses documentaires. Elle le fait notamment pour *MrX* consacré à Leos Carax en 2014 et actuellement, sur les écrans, avec *The Wild One*. Dans ce dernier, elle réussit l’exploit de mettre en confiance Jack Garfein, figure légendaire du théâtre et du cinéma d’après-guerre, en évoquant avec lui son œuvre et surtout son histoire personnelle. Le vieil homme retrouve l’enfant survivant de la Shoah qu’il fut, avec de bouleversants regards, paroles, images et silences.

Steve Krief

→ Tessa Louise-Salomé lors du 48^e festival du cinéma américain de Deauville, le 2 septembre 2022.



© Shootpix

Rencontre avec Tessa Louise-Salomé pour ce qui est sans aucun doute une des sorties cinés majeures de l’année...

Comment avez-vous rencontré Jack Garfein ?

J’ai rencontré Jack Garfein pour la première fois en 2015, à Paris. Il m’avait été présenté par la productrice de Wes Anderson. J’ai été frappée par sa personnalité : un vieux monsieur plein de vie,

bavard, drôle. Un regard sur le monde moderne si captivant qu’on en oublie presque le traumatisme qui a bouleversé sa vie. Un témoin vivant du chaos de l’Histoire qu’a représenté l’Holocauste. Mais aussi un témoin de l’histoire du cinéma, du théâtre moderne. Il fut l’ami intime de Samuel Beckett, Henry Miller et Marilyn Monroe, le fils spirituel de Lee Strasberg et le mari de Carroll Becker. Réalisateur du premier film de Ben Gazzara et metteur en scène de théâtre, il a donné

son premier rôle à James Dean et découvert Steve McQueen et Bruce Dern...

Tout en lui appelait un film : ses origines tragiques, son panache individuel qui a défié l’histoire, son talent et son caractère incendiaire, sans oublier ses deux films peu connus, car boycottés par les Studios. Filmer son histoire, c’était saisir une époque telle qu’il l’a vécue, assoiffé de liberté, obsédé par la mise en évidence des différentes manières dont



← Jack Garfein dans le film *The Wild One*

← Affiche du film

le pouvoir – quel qu’il soit – s’approprie la réalité psychique de l’individu. Ce souci de liberté est à la base de sa trajectoire personnelle et des sujets de ses films, autant qu’il est au cœur de la façon dont il les traite.

Bien que les hommages soient discrets, il semble avoir influencé de nombreux artistes aussi bien en France qu’en Amérique...

Bien sûr, Jack Garfein a été un tremplin pour de nombreux comédiens, aux États-Unis où il a fondé l’Actors Studio West à Hollywood avec Paul Newman, mais aussi en France comme en témoigne Irène Jacob dans le film. Ses films ont été importants pour Cassavetes et pour le cinéma indépendant américain, en particulier *Something Wild* qui est aussi souvent cité par Tarantino. Il a ouvert une nouvelle voie dans le cinéma américain.

Fuite, arrestation, déportation, assassinats de proches... Était-ce difficile pour lui d’aborder avec vous ces traumatismes personnels de la Shoah ?

C’est quelqu’un qui parle très librement de ce qui lui est arrivé. C’est d’ailleurs vraiment ce qui marque lorsqu’on rencontre Jack Garfein. Mais à la fin de la longue interview réalisée dans les Studios de Babelsberg à Berlin, on pouvait voir que ces réminiscences avaient été pénibles.

Comment fut perçu par Jack le retour sur certains des lieux de ces horreurs ?

Jack était invité pour une commémoration à Flossenbürg. Il voulait absolument que je l’accompagne et que l’on filme dans le camp. Il souhaitait revoir les lieux, mais aussi me les montrer. C’est là qu’il a vécu une expérience cathartique... Il a

retrouvé le petit garçon qu’il était en arrivant et s’est réconcilié avec lui.

Ce vécu a-t-il évité à Jack une fausse pudeur, lui permettant ainsi de parler librement de sujets difficiles comme le viol, la ségrégation et la brutalité institutionnelle ?

Jack a eu un choc à son arrivée aux États-Unis, en découvrant la ségrégation raciale. Son refus de toute censure et compromission artistique était non seulement lié à son esprit rebelle, mais aussi à un profond combat en faveur de la liberté et de la vérité. En tant que survivant de l’Holocauste, il a vu l’Amérique de l’après-guerre à travers le prisme de ce qu’il avait enduré. Il n’a aucunement cherché à plaire. Ses deux films sont difficiles pour le public de l’époque. Une époque où l’on voulait enfouir les horreurs d’un passé proche...

Ce lien entre vécu et vision vous a-t-il influencé dans la manière de monter le film ?

Tout dans l’histoire de ce personnage m’a influencé lors du montage du film. De sa collaboration avec Saul Bass, graphiste mythique et Eugen Shüfftan (chef opérateur de *Metropolis*), jusqu’à sa manière de s’exprimer, racontant pêle-mêle toutes les histoires de sa vie. C’est ce qui m’a poussée à raconter son parcours de la même façon en passant d’une période à l’autre de sa vie de manière fluide, de sorte que la narration du film ressemble au personnage.

Lors du tournage du *Parraïn*, Coppola expliqua à quel point ce fut difficile pour lui de filmer le personnage incarné par sa sœur, Talia Shire, victime de violences conjugales. Comment

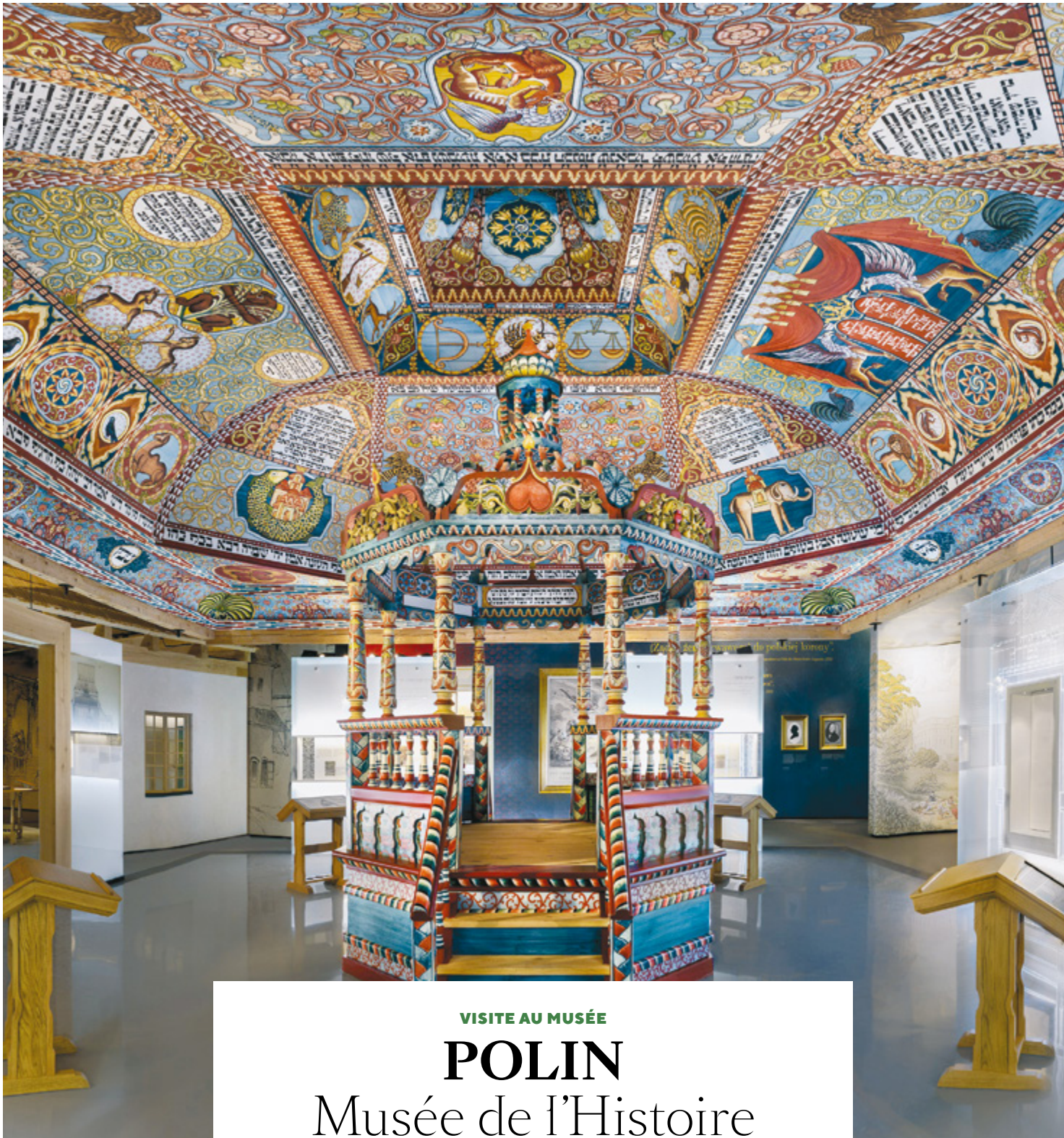
Jack aborda-t-il la scène du viol de Carroll Baker, sa femme, dans *Something Wild* ?

Jack n’était pas fan des scènes de violence. Néanmoins, il avait que, parfois, elles sont nécessaires pour raconter une histoire. Dans une interview avec le « New York Times » en 2016, il a déclaré : « La scène du viol était très difficile pour moi et pour les acteurs, mais nous avons travaillé très étroitement ensemble pour nous assurer que tout le monde était à l’aise et en sécurité. Nous avons également essayé d’éviter toute forme de voyeurisme ou d’exploitation dans la représentation de la scène. »

***The Strange One* est-il aussi une métaphore sur les conditions difficiles de tournage dans l’Amérique des années 1950 ?**

Peut-on d’ailleurs faire un parallèle avec *Killing of a Chinese Bookie*, où Ben Gazzara incarnera cette fois-ci non pas le bourreau, mais la victime de ce système ?

Le film traite principalement de la violence, de la manipulation et de la corruption dans une académie militaire du Sud des États-Unis, et on peut y voir un parallèle avec le système hollywoodien. Mais quand il réalise *The Strange One*, il est au tout début de sa carrière de cinéaste et vient de signer un contrat de 10 films avec la Columbia. Les ennuis avec le Studio vont commencer plus tard, à la fin du tournage et au montage, quand il refuse catégoriquement de couper les quelques plans avec des Afro-américains. En ce qui concerne le parallèle avec *Killing of a Chinese Bookie*, il y a certainement des similitudes dans la représentation de personnages qui sont piégés dans un système qui les oppresse. 🍷



© M. Starowiejska - D. Golik, POLIN Museum of the History of Polish Jews

VISITE AU MUSÉE

POLIN

Musée de l'Histoire des Juifs de Pologne

Situé dans le quartier de Muranów, le bâtiment du musée POLIN épouse symboliquement l'histoire des Juifs de Pologne, au cœur même d'un quartier autrefois florissant, habité principalement par des Juifs, et pendant la guerre transformé par les Allemands en ghetto.

Matei Birkal



© W. Krynski, POLIN Museum of the History of Polish Jews

← Reconstruction du toit et du plafond polychrome de la synagogue du XVII^e siècle de Gwoździec disparue

Le bâtiment, créé par un bureau d'architecture finlandais – Lahdelma & Mahlamäki – a été érigé en face du Monument aux Héros du Ghetto, conçu par Natan Rapaport en 1948. À l'instar du Musée juif de Berlin conçu par Daniel Libeskind, le bâtiment fait partie intégrante du projet muséal, avec le symbolisme de son architecture qui touche à l'histoire et le bâtiment lui-même qui reflète un « musée de la vie ». Lors de la mise au concours, le jury avait ainsi argumenté son choix : « Malgré son volume géométrique, le bâtiment se vante d'un intérieur unique. Des parois courbes dynamiques du hall principal divisent le bâtiment le long de l'axe est-ouest. Cette fissure symbolise un fossé dans l'histoire de 1000 ans des Juifs polonais. Simultanément, la salle monumentale, inondée de lumière par un vitrage exceptionnellement grand s'ouvrant sur le parc, nous rappelle que l'histoire n'est pas encore terminée, et que le musée POLIN est en effet le musée de la vie. Il sert également de lien entre le passé, le présent et le futur, symbolisé par un pont au niveau du

premier étage, reliant les deux moitiés du bâtiment. Le symbolisme du musée n'est pas limité à l'intérieur : la façade du bâtiment est revêtue de panneaux de verre imprimés avec des lettres hébreu et latin qui se lisent : « Polin » (en hébreu à la fois « Pologne » et « repose-toi ici »), évoquant ainsi la légende de l'arrivée des Juifs dans le territoire polonais. Le nom du musée provient de cette même légende ».

Exposition permanente

Didactique, avec certaines stations interactives, l'exposition permanente, ouverte en 2014, offre un parcours très riche dans les 1000 ans d'histoire juive en Pologne, adapté à tous les publics. Huit galeries réparties sur une superficie de 4000 m² représentent les phases successives de l'histoire, à commencer par les légendes de l'arrivée des Juifs en Pologne, les débuts de leur installation dans la région et le développement de la culture juive. Les stations montrent la diversité sociale, religieuse et politique des Juifs polonais, en soulignant les événements dramatiques du passé

– avec bien sûr un accent particulier mis sur l'Holocauste ; l'exposition se termine avec l'époque contemporaine. La mise en contexte historique de cette partie de l'Europe, qui reste assez méconnue à l'Ouest, est très intéressante, au-delà même de la perspective juive.

Les premiers espaces s'apparentent à un récit, avec des artefacts, des peintures, des installations interactives, des reconstructions et des modèles, des projections vidéo, des sons. L'idée de base est de se concentrer sur la vie, c'est pourquoi, à chaque étape, le dispositif essaie de rester proche de la vie quotidienne en laissant parler les gens – des marchands juifs, des érudits ou des artistes d'une époque donnée, des rabbins, des ménagères, des politiciens, des chroniqueurs, des révolutionnaires... La parole est donnée à ceux qui ont péri et à ceux qui ont survécu.

Les espaces, larges et agréables, invitent à la déambulation – notre conseil : ne pas tout lire, écouter et regarder si on ne veut pas émousser son attention.

→



↑ **Exposition permanente**
@ M. Starowieyska – D. Golik,
POLIN Museum of the History
of Polish Jews

Avancer selon ses intérêts, revenir sur ses pas si besoin est afin de profiter au maximum de la richesse des informations sans épuiser sa capacité de concentration.

Une fois que l’on atteint la fin du XVIII^e siècle, la scénographie laisse plus de place au quotidien séculier et liturgique, permettant de cognitivement respirer un peu. Le chemin est également parsemé de questions qui servent au parcours pédagogique pour les jeunes mais interpellent également les adultes lorsqu’elles deviennent plus existentielles – « quel langage est le nôtre ? », « quelle devrait être notre culture ? »...

Gwoździec Re!construction

L’un des points culminants de l’exposition permanente est la reconstruction de la structure en bois du toit et du plafond polychrome de la synagogue en bois du XVII^e siècle de Gwoździec disparue. En 2011 et 2012, deux phases d’ateliers ont eu lieu, au cours desquelles près de 400 artistes et artisans bénévoles du monde entier ont

travaillé sur la reproduction. Le processus a commencé avec la construction du toit, en utilisant uniquement des outils traditionnels et des techniques de menuiserie du XVII^e siècle. Puis le plafond a été orné de peintures colorées. Chaque panneau a d’abord été imprégné et recouvert d’un revêtement spécial. Ensuite, un motif a été reproduit à la surface et coloré avec des peintures à base de pigments naturels, d’eau et de colle de peau de lapin. Les ateliers ont eu lieu dans des synagogues historiques à différents endroits en Pologne : Wrocław, Cracovie, Kazimierz Dolny, Rzeszów, Sejny, Gdańsk et Szczepieszyn ainsi que Sanok, où la construction du toit en bois, à partir de sapin blanc, a été mise en place dans un musée en plein air. Puis, en 2013, au Musée POLIN, des bénévoles ont décoré la bimah, l’estrade d’où est lue la Torah, avec des peintures colorées. 🎨

Le Musée propose deux variantes de tours virtuels dans son exposition permanente

Sur son ordinateur ou en téléchargeant la visite sur un appareil mobile, à travers des variantes thématiques et issues de l’exposition et une variante ad hoc pour les visiteurs virtuels :

Une heure, huit faits saillants
<https://virtualltour.polin.pl>

Sur Google Street View grâce au partenariat du musée avec le Google Cultural Institute
<https://artsandculture.google.com/partner/the-museum-of-the-history-of-polish-jews-jewish-museum-warsaw>

L’exposition temporaire qui s’intitule Around Us a Sea of Fire, est consacrée au soulèvement du ghetto de Varsovie dans la perspectives des civils. Jusqu’au 8 janvier 2024.

Il existe également une exposition temporaire en ligne
What’s Cooking – une immersion dans la culture culinaire juive :
<https://whatscooking.art/en>

Nous avons rêvé d'Israël, nous avons bâti Israël...





Aujourd'hui, il avance à pas de géant...

Avec vous, nous aidons ceux qui ont du mal à suivre.



Depuis 102 ans, donner au Keren Hayessod, c'est donner à Israël



KEREN HAYESSOD קרן היסוד
POUR LE PEUPLE D'ISRAËL

Pour tout don ou legs au Keren Hayessod, veuillez nous contacter:
kerenge@keren.ch
022 909 68 55



www.keren.ch



local

5000 PRODUITS À QUELQUES PAS DE VOTRE MAGASIN

Les produits de votre région

Chez Manor Food, nous soutenons au quotidien les producteurs de nos régions avec notre programme «local». Cela fait plus de 20 ans que ça dure et c'est l'une de nos fiertés. Les produits «local» certifiés par q.inspecta, sont soumis à un contrôle de qualité rigoureux. Les producteurs doivent être situés dans un rayon de 30km maximum autour du magasin qu'ils approvisionnent (exception: le Tessin et le Valais où s'appliquent les frontières cantonales). Dans son programme «Local», Manor Food compte en moyenne 700 fournisseurs et un assortiment d'environ 5000 produits.

MANOR FOOD

par Dan Zari



Des Mondes
Séparés
De Nadia Ragozhina

Un ouvrage qui relate l’histoire incroyable de deux frères qui grandissent ensemble dans les rues du quartier juif de Varsovie. Au tournant du XX^e siècle, Adolphe quitte la Pologne

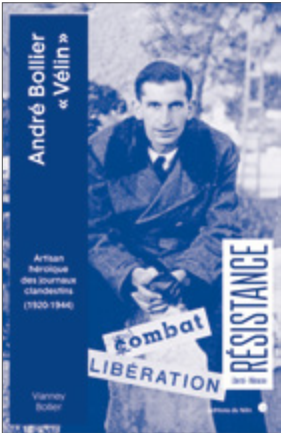
pour s’installer en Suisse où il fondera une famille. Marcus, lui, prend la route de l’est, porté par ses convictions communistes. À Moscou, il est arrêté et exilé. Les frères ne se reverront jamais. Cent ans plus tard, l’arrière-petite-fille de Marcus, Nadia Ragozhina, mène l’enquête et découvre sa famille disparue. Pourra-t-elle reconstituer les histoires restées secrètes depuis des générations ? Parmi les découvertes, Nadia apprend l’histoire de la manufacture horlogère d’Adolphe : une entreprise familiale qu’il a dirigée pendant plus de trois décennies à Genève. Vous découvrirez ses efforts pour aider les réfugiés juifs fuyant les persécutions nazies ainsi que la création du Prix Adolphe Neumann de l’université de Genève, encore décerné à ce jour. Entre amour et séparation, espoir et paranoïa, les vies des patriarches, de leurs filles et petites-filles sont bouleversées par la révolution russe, les répressions de Staline, la persécution des Juifs et la Seconde Guerre mondiale. *Des Mondes Séparés* fait le récit singulier des événements tumultueux qui ébranlèrent l’Europe du XX^e siècle, à travers les yeux de six femmes ayant lutté pour la survie et le bonheur de leurs familles.



La Juive de
Shanghai
De Marek Halter

Berlin, 1937. Ruth, talentueuse couturière juive de 22 ans, se lie d’amitié avec Clara, jeune résistante allemande. Pourchassées, elles décident de rejoindre une destination inattendue : Shanghai, où des milliers de Juifs se sont

réfugiés. Clara est la première à partir pour la Chine. Ruth, elle, doit traverser l’Europe entière... jusqu’en Sibérie. Grâce au consul japonais de Lituanie, elle obtient un visa pour Kôbe, le grand port du pays du soleil levant. Parvenue enfin à Shanghai – ville bouillonnante où se côtoie un monde interlope d’espions, de trafiquants d’opium et de résistants –, elle y retrouve miraculeusement Clara, devenue agente des communistes. La suite ? C’est Bo Xiao Nao, la fille de Ruth, qui la raconte. Orpheline, elle tombe sur un carnet tenu par sa mère. En le feuilletant, elle découvre, bouleversée, le destin fascinant de celle qu’on appellera à jamais la Juive de Shanghai...



André Bollier
«Vélin»
Artisan héroïque
des journaux
clandestins
(1920-1944)
de Vianney Bollier

Entré brillamment à Polytechnique à 18 ans

en 1938, grand blessé en juin 1940, André Bollier entre dans la Résistance, au terme de ses études, au printemps de 1941. Il est alors chargé par Henri Frenay de l’organisation et de la diffusion de « Combat », le journal de son mouvement. Une tâche qu’il remplit magnifiquement pendant trois années. Travailleur infatigable, il va brillamment mener de front son métier d’ingénieur, sa vie de famille et la fabrication des journaux, des tracts et des faux papiers. Il n’hésite pas, quand il le faut, à faire le coup de feu. C’est notamment lui qui dirige la spectaculaire évasion de Berty Albrecht en décembre 1942. Après avoir créé de toutes pièces une imprimerie clandestine rue Viala à Lyon, celui qui s’appelle désormais « Vélin » fournit, au début de l’année 1944, plus d’un million et demi de journaux et de tracts par mois pour plusieurs mouvements de Résistance de la zone sud et de la zone nord : *Combat*, *Franc-Tireur*, *Défense de la France*, *La Voix du Nord*, notamment... Arrêté et torturé à plusieurs reprises, il parvient à s’évader et à reprendre son activité. Le 17 juin 1944, encerclé dans son imprimerie par plus de 150 soldats et miliciens allemands, il livre héroïquement un ultime combat. Il s’était marié en avril 1942, avait une fille d’un peu plus d’un an et sa femme attendait un deuxième enfant. Né quelques mois après sa mort, son fils Vianney Bollier dessine ici un portrait saisissant de ce héros encore mal connu de la Résistance française. Dans ce livre qui est riche en péripéties et s’appuie sur des sources largement inédites, Vianney Bollier, le fils posthume de Vélin, nous fait entrer au cœur de la Résistance intérieure et dessine un portrait saisissant de ce héros exceptionnel et encore peu connu, qui a été fait Compagnon de la Libération.



Le bureau
d’éclaircissement
des destins
De Gaëlle Nohant

Au cœur de l’Allemagne, l’International Tracing Service est le plus grand centre de documentation sur les

persécutions nazies. La jeune Irène y trouve un emploi en 1990 et se découvre une vocation pour le travail d’investigation. Meticuleuse, obsessionnelle, elle se laisse happer par ses dossiers, au regret de son fils qu’elle élève seule depuis son divorce d’avec son mari allemand. À l’automne 2016, Irène se voit confier une mission inédite : restituer les milliers d’objets dont le centre a hérité à la libération des camps. Un Pierrot de tissu terni, un médaillon, un mouchoir brodé... Chaque objet, même modeste, renferme ses secrets. Il faut retrouver la trace de son propriétaire déporté, afin de remettre à ses descendants le souvenir de leur parent. Au fil de ses enquêtes, Irène se heurte aux mystères du Centre et à son propre passé. Cherchant les disparus, elle rencontre ses contemporains qui la bouleversent et la guident, de Varsovie à Paris et Berlin, en passant par Thessalonique ou l’Argentine. Au bout du chemin, comment les vivants recevront-ils ces objets hantés ? Ce livre est le fil qui unit ces trajectoires individuelles à la mémoire collective de l’Europe. Une fresque brillamment composée, d’une grande intensité émotionnelle, où Gaëlle Nohant donne toute la puissance de son talent.



Les Magnifiques
Figures extraordinaires du
peuple juif
De Haïm Musicant et
Jean-Pierre Allali

Les Magnifiques brosse un tableau de 80 personnages du monde juif qui ont marqué leur époque. Si David Ben Gourion, Golda Meir, Robert Badinter ou Bob Dylan sont connus, le livre rapporte, à leur propos, des éléments souvent originaux.

On découvre, par ailleurs, des figures étonnantes comme Boulan, le roi des Khazars, qui persuada son peuple de se convertir au judaïsme, Waldemar Haffkine, découvreur du vaccin contre le choléra, Naphtali Hertz Imber, auteur de *L’Hatikva*, l’hymne national israélien, Jean Pierre-Bloch, président de la Licra, ou encore Pnina Tamano-Shata, d’origine éthiopienne, ministre israélienne de l’Intégration. Un voyage passionnant dans le temps et dans l’espace.

Le Coaching Littéraire

Vous écrivez

Vous avez un texte à faire publier

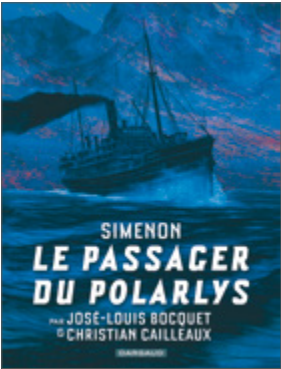
ou

Vous avez une histoire à raconter et avez besoin d’un **biographe ou d’un **écrivain** pour vous aider**

Vous souhaitez **trouver un éditeur**

Nous vous accompagnons jusqu’à la publication de votre **manuscrit**

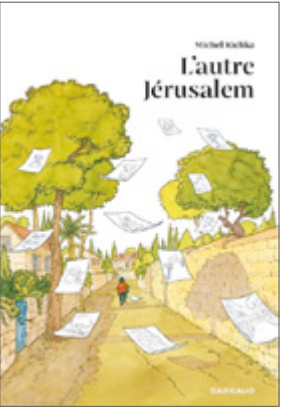
Le Coaching Littéraire
1 rue Aumont Thieville • 75017 Paris
+33 (0)6 20 40 70 63 • Katia Joffo
kjkatiajoffo@gmail.com
www.coachinglitteraire.com



Le passager du Polarlys
De José-Louis Bocquet et Christian Cailleaux

Le premier « roman dur » de Georges Simenon adapté en BD : un huis clos saisissant à bord d’un cargo en plein cœur des fjords norvégiens ! Février 1930. Une jeune femme est retrouvée morte dans un

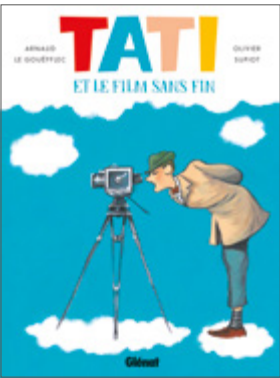
atelier d’artiste de Montparnasse. Surdose de morphine. Elle s’appelait Marie Baron. Quelques jours plus tard, le cargo mixte Polarlys quitte le port de Hambourg pour l’extrême nord de la Norvège. Voyage de routine, destiné à approvisionner les ports qui jalonnent la côte. Quel rapport entre ces deux événements, distants de plusieurs milliers de kilomètres ? A priori, aucun. Mais pour le capitaine Petersen, cette traversée ne sera pas comme les autres... Christian Cailleaux et José-Louis Bocquet s’emparent du roman de Georges Simenon, cette facette littéraire où, sous le signe du roman noir, le créateur de Maigret met en scène sa propre comédie humaine.



L’autre Jérusalem
De Michel Kichka

Michel Kichka propose des réponses personnelles aux questions essentielles : Pourquoi le dessin, et l’humour, pourquoi l’écriture. Une introspection mémorielle et sensorielle faite d’allers et retours dans le temps et parsemée de ses madeleines de Proust. La période de

pandémie Covid 19, du printemps 2020 à l’hiver 2021, a été favorable à cette réflexion dans le temps lent du confinement et des balades quotidiennes dans le kilomètre autorisé d’un quartier de Jérusalem. Une balade qui commence doucement et qui nous mène jusqu’à aujourd’hui, deux ans après le confinement, avec un bilan inquiétant sur Israël.



Tati et le film sans fin
De Arnaud Le Gouëfflec et Olivier Supiot

Avant de devenir un cinéaste de renom, Jacques Tati avait un rêve : devenir clown ! Privilégiant le geste aux dialogues,

retravaillant le son tel un véritable chef d’orchestre, Tati invente un univers à part et devient en seulement six films, un des maîtres incontestables du cinéma français et international. Il recevra le César du cinéma en 1977 pour l’ensemble de son œuvre avant de s’éteindre en 1982 en laissant inachevé un ultime scénario, *Confusion...* Arnaud Le Gouëfflec et Olivier Supiot croquent avec justesse l’homme au-delà de la légende dans ce roman graphique poétique et touchant, au graphisme remarquable, prolongeant à merveille l’atmosphère drolatique et enjouée de ce cinéaste de génie. Une pure pépite narrative et visuelle !



Les vies de Charlie
De Kid Toussaint et Aurélie Guarino

Dans une grande ville grouillante, Charlie, un jeune homme plein de bonne volonté, travaille pour Recycle & Ternel, une société dont le slogan est « Vous mourez, nous recyclons ». Charlie passe donc son temps à répondre au téléphone à

des familles qui veulent savoir en quoi pourrait être transformé leur cher défunt. Un jour, un gamin l’appelle pour lui demander ce qu’est devenue l’âme de sa maman. Incapable de répondre, Charlie va se lancer dans une enquête au cœur de la mort et de l’amour... Kid Toussaint et Aurélie Guarino nous livrent une fable tout en sensibilité sur la mort, la vie après la mort et l’amour à travers le temps.

CONCOURS

Gagnez un exemplaire de « Les vies de Charlie » ou de « Le passager du Polarlys » en répondant à la question suivante : En quelle année l’auteur Kid Toussaint a-t-il publié *Love love love* ?

Envoyez votre réponse à hayom@gil.ch en indiquant l’objet **Concours Hayom 88**.



BIOGRAPHIE
Leur passion amoureuse révolutionnerait les sciences

Journaliste et essayiste,
Laurent Lemire compose une magnifique biographie à deux voix : le couple Einstein.

Qui sait que derrière le grand savant se cache une femme oubliée ? Mileva était l’égale scientifique d’Albert, mais son destin féminin tragique en décidera autrement et montre un aspect inédit de cet homme. « Ce drame familial, sur fond de sciences, est révélateur d’une siècle en pleine mutation. »

Kerenn Elkaïm



↑ Laurent Lemire



↑ Albert et Mileva Einstein, en 1905. © ETH Bibliothek Zürich, Bildarchiv

Entretien avec Laurent Lemire, auteur de cette incroyable biographie.

D’où vous vient la passion de l’Histoire ?

Ce qui me passionne, ce sont les personnages méconnus qui ont néanmoins changé notre vie quotidienne ou notre manière de voir le monde. Les sciences ont besoin d’être davantage racontées, vulgarisées et popularisées. J’ai d’ailleurs effectué des études de philosophie et de physique. Albert Einstein fait fantasmer, mais comment ses découvertes ont-elles été interprétées ? Proust affirmait qu’ils travaillaient tous deux sur le temps. J’aime les trajectoires aventureuses qui valent les trajectoires romanesques. Ainsi, ma première biographie était déjà consacrée à une femme, Marie Curie.

Comment avez-vous découvert Mme Einstein, dont il reste si peu de traces ?

Lorsque j’ai publié un livre sur Albert Einstein, j’ai lu énormément d’ouvrages sur lui. Il n’y avait que quelques lignes sur elle... Aussi fallait-il aborder le couple. D’autant que des historiennes féministes, comme Michelle Perrot, redécouvrent la place des femmes dans l’Histoire. La sociologue américaine Margaret Rossiter s’était déjà penchée sur « l’effet Matilda » : les femmes scientifiques effacées ou sous-évaluées. C’est aussi le cas de Mileva Einstein, qui avait une place plus importante qu’on ne croit. Elle n’a pas inventé la théorie de la relativité, mais à un moment donné, elle a collaboré étroitement avec le plus grand physicien du XX^e siècle. Ça m’a intéressé de revoir ce personnage sans enlever Albert Einstein de son piédestal. Cette pionnière, brillante mathématicienne et physicienne, qui a réalisé ses études dans la même école que lui, a été réduite au rôle de mère de famille. Mileva a donc sacrifié leur passion commune de la science au nom de son rôle de femme.

En quoi Mileva vous renvoie-t-elle à « une autre femme d’origine slave, qui souffrait d’une vive

mélancolie, qui cachait sa misère et boitait » ?

En voyant les photos de famille de Mileva Einstein, j’ai songé à ma mère. Cette Polonaise a quitté son pays pendant la guerre. Alors qu’elle était catholique, elle parlait le yiddish (rires), dont elle se servait comme couturière. Cela m’a troublé de retrouver cette souffrance du regard des autres, face à leur handicap de « boíteuses ». Ma biographie de Marie Curie reflétait déjà un penchant pour l’Europe de l’est. Ma mère a été séparée des siens en raison de la guerre. Elle a traversé ce continent habité par une histoire tragique. Par souci d’intégration, elle s’exprimait en français, mais elle m’a transmis sa volonté et sa ténacité.

Cela vous a sûrement servi pour reconstituer la vie et les blancs de Mileva.

Il fallait surtout combler les lacunes de cette personnalité effacée. Albert Einstein a tout fait pour qu’il en soit ainsi, mais elle-même y a contribué en restant dans l’ombre. Son père a également joué un rôle essentiel, puisqu’il n’a pas supporté que sa fille mette au monde Lieserl, une enfant née hors mariage. On ignore si elle est morte ou si elle a été laissée à l’assistance. Albert ne l’a jamais vue, et Mileva ne s’en est pas remise. Pour retisser leur lien, j’ai plongé dans les photos, le peu de documents, les témoins d’antan ou l’imaginaire.

Albert Einstein incarne une icône mondiale. En quoi sa femme nous montre-t-elle sa « face cachée » ?

Il reste un génie des sciences et de la physique, comme il y en a peu par siècle, mais Albert est aussi un homme de son époque. Machiste et séducteur, il estimait qu’une femme devait avant tout s’occuper de la maison. Cela ne l’a pas empêché d’éprouver un coup de foudre amoureux pour Mileva. Il a été subjugué par son intelligence, ses capacités mathématiques supérieures aux siennes, son tempérament et son charme physique. Cette véritable passion amoureuse était renforcée par l’idée qu’ils allaient révolutionner les

sciences. Albert prônait qu’ils formaient « Ein-Stein », un même bloc de pierre. Mileva le stimulait constamment. Elle l’aidait à revoir ses raisonnements ou ses recherches, mais son nom ne figure nulle part. Avec le succès, il s’est éloigné d’elle pour faire cavalier seul. Il a d’ailleurs épousé, en secondes noces, sa cousine Elsa, femme au foyer qui ne connaissait rien aux sciences. Mileva ne se revendiquait pas féministe, mais elle estimait que les femmes avaient le même cerveau et les mêmes droits que les hommes. Marie Curie – avec qui elle a sympathisé – incarnait l’exception, car elle formait un réel couple scientifique avec Pierre, qui n’hésitait pas à la mettre en avant. Contrairement aux Einstein, les Curie cultivaient une estime réciproque. Albert appréciait l’aide de Mileva, mais il n’était pas prêt à partager sa gloire.

« Transparente et effacée », cette femme trompée va sombrer dans la précarité. « Le sens de l’équilibre a toujours été sa faille. ». Comment tient-elle debout malgré tout ?

Le parcours de Mileva est tissé de drames personnels, dont la perte de la petite Lieserl. Impossible aussi de se remettre de cette incroyable histoire d’amour avec Albert. Un part d’elle espérait son retour. Alors qu’elle avait des perspectives scientifiques, dignes des Curie, son nom s’est effacé. Mileva résiste pour ses deux fils, qu’elle élève seule du mieux qu’elle peut. Elle donnait des cours de piano et de math pour subsister. Même si Albert l’aidait un peu financièrement, il les a tous abandonnés. Son fils Hans-Albert est devenu ingénieur, à l’université américaine, mais il ne lui a jamais pardonné cela.

Le benjamin Eduard est un surdoué, hypersensible et schizophrène. Pourquoi Albert a-t-il une telle honte de cet enfant qui lui ressemble tant ?

Il prétend que ces problèmes congénitaux sont imputables à Mileva, qui boitait et souffrait de dépressions. Albert avait beau se dire anarchiste, cet homme de

science reconnu tenait à son image rigoureuse et rationnelle. Comment assumer qu’un être aussi brillant puisse engendrer un garçon « inadapté » ? Aussi l’a-t-il abandonné dans une clinique suisse, où Eduard a passé la majeure partie de sa vie. Idem avec sa fille aînée, Lieserl, qu’Albert n’a jamais vue, car elle était née avant son mariage avec Mileva, dont la famille a eu un poids énorme, d’autant qu’elle n’était pas juive. Lorsqu’elle s’est retrouvée enceinte pendant leurs études, elle était déstabilisée. Albert ne l’a jamais aidée. Elle n’a d’ailleurs jamais obtenu son diplôme, puisqu’il a préféré se marier et faire d’autres enfants qu’il n’a pas assumés. Eduard rêvait de faire des études psychiatriques, mais sa santé mentale l’a fragilisé à vie. Albert a eu de vifs échanges avec Freud, car il détestait la psychanalyse, même s’il a semblé moins dubitatif à la fin de sa vie.

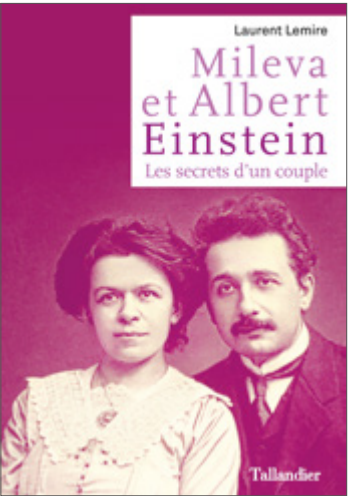
Issu d’une famille juive, non pratiquante, quel était son rapport au judaïsme ?

Son Dieu c’était Spinoza. Einstein ne pensait pas que Dieu n’existait pas, mais il le percevait de façon très intellectuelle. Ses deux fils ont été baptisés dans le rite orthodoxe de Mileva. Très impliqué dans le sionisme, Albert soutenait la création d’Israël qui lui semblait essentielle. Chaim Weizmann a même envisagé de lui accorder la présidence, mais Albert considérait qu’on ne pouvait pas créer cet État sans y associer les Palestiniens. Profondément marqué par l’antisémitisme en Allemagne, il a toujours lutté contre ça. Sa croyance était particulière, et l’on peut dire que son Dieu, c’était la science.

Einstein n’a pas parlé avant l’âge de 7 ans. Pourquoi restera-t-il toujours un observateur des choses invisibles de la vie ?

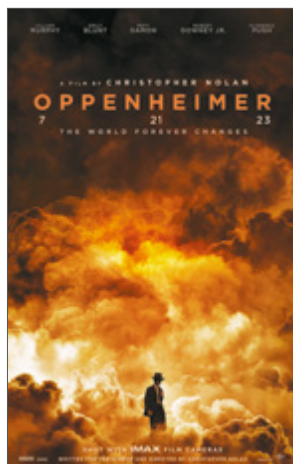
Albert pense que derrière toute chose, qui semble simple dans la nature, il y a des règles à trouver. Tout obéit à une grande observation du monde. On peut le comprendre sous sa forme infiniment grande ou petite. Son laboratoire se compose d’un stylo et d’un bloc de

papier. Il fait des découvertes un siècle avant les autres (ex. les ondes gravitationnelles). En dix ans, il bouleverse notre approche du monde, du temps et de l’espace. Ce pacifiste convaincu a toutefois été sidéré par l’histoire atomique, à laquelle il n’a pas participé. Au contraire, il a alerté le président américain Roosevelt sur l’avancée des sciences, permettant de créer une bombe d’une puissance inouïe. Einstein craignait que les nazis s’emparent de cette arme, synonyme de fin du monde. Alors qu’on l’associe à la bombe atomique, il n’y était pour rien. Cette catastrophe morale montre comment une application scientifique peut aboutir au meilleur ou au pire. Il faut toujours prendre en compte la dimension éthique. Les travaux d’Einstein ont encore une implication dans notre vie quotidienne (ex. le GPS). La relativité, la mécanique quantique ou le « principe d’incertitude » ont ouvert les portes de l’imagination, la pensée ou la philosophie. Aussi reste-t-il un personnage étonnant. Sa physique est d’une élégance totale. Harmonieuse, elle se doit d’être intellectuellement belle, sinon elle n’est pas vraie. 🌱



↑ *Mileva et Albert Einstein – Les secrets d’un couple*, Laurent Lemire, éditions Tallandier

Au cinéma cet été



Oppenheimer

De Christopher Nolan
Avec Cillian Murphy,
Robert Downey Jr., Matt Damon

L'histoire du père de la bombe atomique.

Oppenheimer est une adaptation du livre *American Prometheus: The Triumph and Tragedy of J. Robert Oppenheimer*, de Kai Bird et Martin J. Sherwin. Il y a donc

un aspect scientifique dans cette production puisqu'il est question du projet Manhattan et du parcours du créateur de la bombe atomique. Mais on aura surtout affaire à des personnages fascinants et contradictoires. La bande-annonce reste prometteuse et le choix de tourner ce long-métrage en noir et blanc plongera le spectateur dans l'atmosphère tendue de cette époque. Avec un casting « cinq étoiles », Christopher Nolan propose une distribution impressionnante, dont Cillian Murphy, l'un de ses acteurs fétiches, qui incarne le personnage principal. Le film devrait sortir en juillet. À voir, donc...

À voir sur Netflix



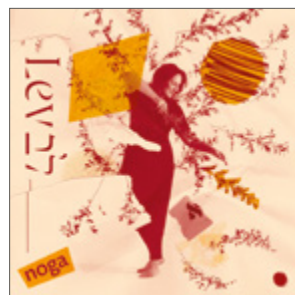
Diamants bruts (Rough Diamonds)

Une série de Yuval Yefet et Rotem Shamir
Avec Kevin Janssens, Ini Massiez et Robby Cleiren

« Spoilons » légèrement les cinq premières minutes de cette nouvelle série : un des frères Wolfson se réveille non loin de sa femme. Nous sommes à Anvers et après être passé dans la chambre de ses enfants, l'homme part à son travail dans l'industrie diamantaire. Jusqu'au drame...

Et c'est le début du combat d'une famille juive ultra-orthodoxe bien implantée dans l'industrie diamantaire de renommée mondiale d'Anvers. Lorsque leur plus jeune fils se suicide, son frère Noah revient en ville et découvre que l'entreprise familiale est au bord de la faillite et sous la coupe de la mafia locale. Alors qu'il avait tourné le dos à sa religion et avait démarré une nouvelle vie dans le milieu du crime organisé à Londres, il va tenter désespérément de sauver l'entreprise et de protéger l'héritage et l'honneur des Wolfson. Mais pour ce faire, il doit d'abord régler ses conflits avec les membres de sa famille....

Musique



LEV

De Noga

Faut-il encore présenter notre Noga nationale, chanteuse, compositrice, autrice, improvisatrice et performeuse ?

Également connue pour l'association Catalyse, dédiée à la voix, qu'elle a fondée et qu'elle préside à Genève ?

Elle vient de sortir en mai un nouvel album aux sonorités actuelles, « crossover, libres, organiques, synthétiques, jazzy et world ». Un deuxième album en hébreu, où elle s'est approchée de poèmes ancestraux, sillonnant leurs sonorités pour se connecter avec les êtres en utilisant la voix pour canaliser la lumière et honorer la vie. Toujours animée par un besoin viscéral et mélodieux de communiquer son énergie, elle rassemble et crée une allégresse bienvenue. Consciente des tourments du monde qui nous entoure aujourd'hui, Noga a décidé de se diriger vers la lumière, revenant tout naturellement aux psaumes pour amener à nos oreilles leurs pulsations bénéfiques. Une musique originale, sensorielle, qui agit comme un onguent lumineux, tout en sagesse et en rythme.

Expositions

Musée Ariana

SIMPLY RADICAL

Le silence, la rigueur, la fraîcheur, la couleur, le vide, l'espace.



L'univers de Margareta Daepp (Suisse, 1959) est à la croisée de ces concepts. La simplicité radicale de ses œuvres est dense, habitée,

tranquille, poétique. Proches du design, ses pièces sont inspirées par ses séjours au Japon. Dans une spatialité architecturale, la céramique dialogue avec la photo, la tôle ondulée ou le plan coloré.

Musée Ariana Genève, jusqu'au 24 septembre 2023

Musée d'art et d'histoire

PRÉCIEUSE RÉSERVE

Le MAH possède la plus grande bibliothèque d'art et l'un des cabinets d'arts graphiques les plus vastes de Suisse.

Il y conserve plus de 25'000 livres patrimoniaux, dont la Bibliothèque d'art et d'archéologie a dévoilé plusieurs aspects entre 2000 et 2018. Jamais toutefois l'histoire, la richesse et la diversité de la « Réserve précieuse » n'ont été mises en lumière dans leur globalité. Cette présentation propose donc un aperçu de cet ensemble méconnu. Des illustrations de l'incunable *Chronique de Nuremberg* à celles de Carlos Schwabe ou Fernand Léger, de la *Gazette du Bon Ton* à la revue *Parkett*, des traités de peinture anciens aux livres d'artistes tels que Dieter Roth, Ed Ruscha ou Christian Boltanski, des catalogues d'exposition

historiques aux fanzines contemporains, du *mail-art* aux livres-objets les plus surprenants, une découverte aussi enchantée pour l'œil que stimulante pour l'esprit.

MAH Genève, jusqu'au 1^{er} octobre 2023



Musée d'art et d'histoire

JEAN DUNAND L'ALCHIMISTE

Artiste aux multiples talents, figure majeure du mouvement Art déco, Jean Dunand (1877-1942) a toujours placé l'expérimentation au cœur de sa pratique

et a puisé dans la matière de nouvelles formes d'expression.

Ce maître incontesté dans l'art de la dinanderie magnifie la surface des objets qu'il a façonnés au marteau par de complexes procédés décoratifs. En virtuose de la laque, il marie cette résine végétale au métal, avant d'en revêtir meubles, panneaux, bijoux, plats de reliures, ouvrant ainsi la voie à de nouvelles esthétiques. Cette exposition, qui bénéficie de nombreux prêts exceptionnels de la famille Dunand, rend hommage à cet alchimiste de la modernité, formé à l'École des arts industriels de Genève, qui s'est brillamment illustré sur la scène parisienne de l'entre-deux guerres.

MAH Genève, jusqu'au 20 août 2023

Musée d'Ethnographie Genève

ÊTRE(S) ENSEMBLE

Dans son exposition *Être(s) ensemble*, le MEG questionne de manière originale les relations entre les humains et la nature.

Peut-on communiquer et se comprendre entre espèces différentes ? Pour essayer de répondre à cette question, il présente six relations particulières qui se sont nouées entre des humains, des végétaux et des animaux. Ces compagnonnages surprenants nous suggèrent des pistes à suivre afin d'être ensemble, toujours un peu plus, toujours un peu mieux.

Exposition temporaire au MEG, jusqu'au 7 janvier 2024





↑ Sonia Fellous © Alain Azria

DOSSIER

Tunisie mon amour

D'ici et de là-bas

Qu'elle soit lieu de naissance, pays idéalisé par la jeune génération ou destination de vacances, la Tunisie reste une extraordinaire source de création. Focus sur le documentaire *Du TGM au TGV*, le nouveau livre de Michèle Fitoussi (voir article p. 43) et l'album d'Aurélié Saada. Comme dit le compte Instagram dédié à l'identité juive tunisienne mosaïque : Stay Tunes !

Paula Haddad

Du TGM au TGV La mémoire de l'exil

« Un Juif tunisien est tunisien de sa naissance jusqu'à sa mort » confie Michel Boujenah, une des personnalités interrogées dans le film *Du TGM au TGV, une histoire tunisienne*. Sorti en France à l'automne 2022, ce documentaire plébiscité en salles s'impose d'abord comme l'hommage d'un fils à ses parents, celui de Gilles Samama, même si l'homme n'est pas à l'origine producteur de cinéma. Mais il touche le public dans sa diversité : ceux qui ont pris le TGM, ce petit train qui reliait Tunis à La Marsa en passant par la Goulette pour emmener de juin à octobre les Juifs tunisiens à la plage, et ceux qui connaissent une Tunisie fantasmée à travers les histoires qu'on leur raconte. Réalisé par l'Égyptien Ruggero Gabbai, ce film poignant ne cède jamais

à la sensiblerie, ni à la simple énumération de clichés sur les « Tunes » entre boutargue et boukha. C'est à Sonia Fellous, historienne des religions, chercheuse au CNRS, partie de Tunis à l'âge de 11 ans, que revient l'écriture de ce récit empreint de son parcours : « Je me suis intéressée assez tardivement à l'histoire des Juifs de Tunisie. À cause du traumatisme du départ, j'avais tout effacé. Je ne voulais pas remettre les pieds là-bas, car les émeutes de 1967 lors de la Guerre des Six Jours étaient terribles (NDLR : elles ont suscité une nouvelle vague de départ des Juifs tunisiens). J'y suis retournée une première fois à la demande de ma cousine mais le voyage a été écourté car il coïncidait avec l'évacuation d'Arafat du Liban vers la Tunisie (1982). Une ambiance antisémite régnait dans les rues. Je m'étais juré de ne plus jamais y



↑ Affiche du film

→ Tournage du documentaire

← Vieille ville de Sousse
© Amal Bourkhis, Unsplash

aller. Puis par des hasards de l'Histoire, j'ai fini par le faire dans le cadre de mes recherches. Et là tout m'est revenu au visage, notamment en redécouvrant les grilles de mon école. »

Les personnalités du documentaire, artistes, dirigeants communautaires, médecins, tous disent la douleur de l'arrachement : « Les gens n'ont jamais pris l'exil des Juifs de Tunisie pour ce qu'il était, mais pour une transhumance ou un changement de pays, explique Sonia Fellous. Or, les Juifs de Tunisie sont partis la mort dans l'âme. C'est une communauté très ancienne et très attachée à son pays parce qu'il n'y a pas eu la même histoire, ni la même violence qu'en Algérie ou au Maroc. Depuis la sortie du film, je reçois beaucoup de messages de personnes heureuses qu'on parle de leur départ comme d'un exil. Néanmoins, eux-mêmes ne mettaient pas au début le mot « exil » sur leur souffrance. » Chacun des intervenants rappelle aussi la vaillance de leurs proches, partis en famille, sans argent se reconstruire ailleurs. Gil Taieb, vice-président du CRIF, revient sur le changement de statut social de son père : « C'était un homme riche en Tunisie. Quand il est arrivé en France, il est allé découper les poulets chez quelqu'un pour nous



nourrir. Il avait un courage qu'on n'aurait peut-être pas eu. » Le Professeur David Khayat, éminent oncologue, souligne, lui aussi, son admiration pour ses parents qui ont pris « ce risque de tout changer dans leur vie du jour au lendemain. Et de repartir à zéro ».

Des quelque 100 000 Juifs qui vivaient en Tunisie en 1948, année d'une première vague d'émigration vers Israël, il en reste 1200, essentiellement basés à Djerba. Aujourd'hui, un sentiment d'appartenance, voire de fierté, surgit au sein de la nouvelle génération, note l'historienne : « Un mouvement revendicatif a commencé en Israël où les jeunes en ont eu assez d'occulter leurs origines parce qu'on considérait les Tunisiens à leur arrivée comme la communauté en bas de l'échelle. Aujourd'hui, on fait de très nombreuses recherches sur les Juifs de Tunisie. Les choses changent même s'il est difficile de déterminer ce qui a provoqué ce mouvement. En France, les jeunes ne savent pas tout des circonstances de notre départ, à l'image de mes neveux et nièces qui ont été complètement retournés en voyant le film. Je connais aussi des gens qui repartent en Tunisie avec leurs petits-enfants. Il a fallu le temps de la digestion et de la reconstruction. »

Michèle Fitoussi Au nom de tous les miens

« Quand je vais en Tunisie aujourd'hui, je suis à chaque fois très frustrée parce que c'est mon pays, mais ce n'est pas mon pays. Je ne me sens pas bien, parce que je voudrais y être et je n'y suis pas. Mais j'y suis quand même » explique Michèle Fitoussi (voir p. 43) de son rapport paradoxal à la Tunisie, dans le documentaire écrit par Sonia Fellous. Dans son nouveau livre *La famille de Pantin* (éd. Stock), l'ancienne grand reporter au magazine *Elle* prolonge cette réflexion à travers un récit intime sur les siens, une galerie de personnages attachants qu'on aimerait davantage connaître : tante Pim, oncle Pap, ses grands-parents, ses parents, et sur l'histoire méconnue de la Tunisie, traversée par nombre d'épisodes traumatiques étayés ici par des recherches nourries d'analyse politique. Longtemps, Michèle Fitoussi s'est tenue à distance de ses origines, du judaïsme, de son pays. Et puis, saisie par un désir impérieux, « car à un moment il n'est plus possible de se dérober », celle qui a écrit la biographie de personnalités (Helena Rubinstein, Janet) a voulu raconter la trajectoire de ses aïeux dont beaucoup reposent au cimetière de Pantin, leur fracture dans l'exil, leur résilience et leurs joies nichées

→

« Aujourd’hui, un sentiment d’appartenance, voire de fierté, surgit au sein de la nouvelle génération. »

→ Couverture du disque d’Aurélie Saada



dans le maintien en France de traditions linguistiques (elle égrène un formidable glossaire de mots populaires en arabe tunisien) et culinaires, entre bricks à l’œuf et fricassés, sans tomber dans le cliché attendu. Avec tendresse et acuité, elle questionne son identité de Française née en Tunisie à la fois juive, laïque, non pratiquante mais attachée à un socle fait de strates multiples qu’elle a transmis à ses petits-enfants. De ce voyage à la fois nostalgique et joyeux qu’elle nous invite à faire auprès des siens, il reste des impressions de paradis perdu, des odeurs, des mots d’Albert Memmi, des lieux et l’en- vie de s’interroger sur les racines de nos exilés, vivants et disparus.

Aurélié Saada
Bons beignets de Tunis

Prenez une pincée de fleur d’oranger, une ligne de folk mâtinée d’Orient, un soup- çon de nostalgie, et vous obtiendrez la recette du cake d’amour d’Aurélié Saada. J’ai nommé *Bomboloni*, son premier album solo, singulier et solaire, en réf- érence à ces beignets ronds, chauds et dorés de Tunisie, présents dans de nombreuses fêtes de famille. Car

l’ancienne chanteuse du duo à succès Brigitte compose comme elle cuisine et cuisine comme elle écrit. En témoigne, en plus de ce disque voluptueux, sa série de vidéos postées tout l’hiver dernier sur Instagram, où elle livrait, habillée des somptueuses robes à paillettes de sa mère, des recettes de pâtisseries orien- tales avec en fond musical ses nouvelles chansons. Makrouds, mantecaos, cigares au miel, roses au chocolat, Aurélié Saada sait reconforter les corps et les cœurs. « Pour balayer ta peine, j’tte ferai des petits plats, je soignerai ton ventre chez moi on aime comme ça » dit-elle à son homme dans le single *Bomboloni*, en référence à ses racines juives tunisiennes. Quand elle poursuit l’exploration olfactive de son enfance, la chanteuse se souvient encore des parfums qui s’échappaient des cuisines de ses grands-mères, entre Créteil et Belleville.

Mais cette Tunisie, idéale et idéalisée, ressemble à une étrangère si proche et si lointaine. « Je ne te connais qu’à travers leurs souvenirs. Pourtant, dans mes veines tu bats et tu respire » chante-t- elle dans l’autre single *Tunisie*. « On parle

avec les mains, on brûle avec les yeux. Chez nous beaucoup c’est bien, trop c’est mieux. Des cœurs pudiques, des corps outrageux. Fragiles mais joyeux » dit-elle encore des siens qui ont tout quitté pour reconstruire ailleurs. La Tunisie, le pays de ses ancêtres, Aurélié Saada l’évo- quait également dans son premier film, *Rose* sorti en 2021. Le portrait d’une femme juive tunisienne – interprétée par la grande Françoise Fabian – qui, au décès de son mari, découvre les possibles d’une autre vie. Et Aurélié de nous convier encore à des scènes de repas chaleureux, tous sortis de sa propre cuisine, orches- trés par des femmes fortes, gardiennes de la mémoire. 🍷



© Astrid di Crollanza

↑ Michèle Fitoussi

INTERVIEW

Écrire c’est convoquer les vivants et les morts

L’essayiste Albert Memmi dit qu’on « n’en a jamais fini avec son pays natal. » Michèle Fitoussi a néanmoins préféré laisser son passé derrière elle ; mais voilà qu’elle ravive enfin l’histoire de sa famille. Celle des Juifs de Tunisie, auxquels elle appartient pleinement. Une façon de renouer avec ses racines, sa judéité et elle-même.

Kerenn Elkaïm

Vous avez su lire dès l’âge de quatre ans. Pourquoi la lecture est-elle « votre bouée de sauvetage, votre antidote au chagrin, à la solitude, l’anxiété et la mélancolie » ?

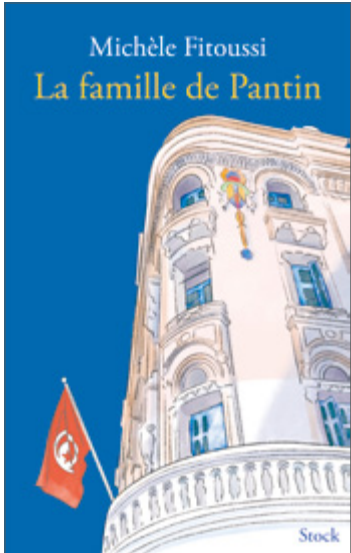
C’est une habitude de vie... Impossible de me déplacer sans livre, tant j’éprouve une addiction pour d’autres univers que les miens. Sachant lire très tôt, je me voyais devenir « écrivaine » et journaliste. N’y a-t-il pas des métiers plus magnifiques ? En tant que journaliste, j’ai fait des rencontres formidables : Hillary Clinton, la seconde épouse du père d’Anne Frank ou J.K. Rowling. Sans oublier des reportages, comme le Printemps arabe en Tunisie, histoire d’ouvrir notre regard. J’ai eu la chance de travailler pour le magazine

féminin ELLE, où je bénéficiais d’une liberté folle. Être éditorialiste m’a permis de prendre position, notamment sur les sujets féministes.

La journaliste faisait parler les Autres, pourquoi ce livre s’est-il imposé pour combler les silences et les absences de votre famille ?

Il a contribué à les mettre à jour et à fouiller dans leur histoire. Alors qu’après la Shoah, les Ashkénazes ont volontai- rement opté pour le silence, ma famille croyait raconter le trauma de l’exil de façon inconsciente. L’écrivain cherche justement à réparer leurs silences et à sauver les absents, puisqu’ils sont là, entre mes pages. Écrire, c’est convoquer les vivants et les morts.

→



↑ *La famille de Pantin* de Michèle Fitoussi, éditions Stock

« Il existe un thème commun à tous mes livres : l'exil. »

« Entre l'histoire et la mémoire, il y a cet interstice qui contient les souvenirs de chacun, imprécis. » Qu'est-ce qui vous a bouleversée dans le journal de votre père ?

J'y ai découvert un jeune homme qui avait foi en l'avenir, mais accablé par la situation en Tunisie. Son enfance s'est arrêtée à 15 ans. Ce petit Juif, pris entre les Arabes et la colonisation française, ne pouvait pas trouver sa place. Tout comme lui, Albert Memmi adorait son pays natal, mais il ne pouvait guère y vivre. J'ignorais que mon père avait vécu si durement la guerre, la misère, le port de l'étoile, le pillage de sa maison ou la mort d'un enfant dans ses bras. Pas étonnant qu'il se soit investi dans la lutte pour l'égalité et le communisme. J'aime son cheminement, même s'il perd peu à peu ses illusions.

Vous écrivez, « je suis née en Tunisie, cette identité a été une évidence. » Comment la percevez-vous aujourd'hui ?

Comme un mille-feuilles que j'essaie de déconstruire dans le livre. Je suis juive tunisienne. Ces origines familiales représentent mon socle. Même si je suis partie à cinq ans, j'en garde des odeurs, des effluves de plats ou des couleurs. Lorsque j'y retourne, j'ai l'impression d'être à la fois dedans et dehors. De nationalité française, j'ai été élevée dans cette langue. Mon « judaïsme à trous » n'est pas ancré dans l'aspect religieux, mais dans une « religion de la transmission ». On peut être tout à la fois, puisque j'adore la culture arabe, grecque, italienne ou espagnole. L'identité n'est pas un chemin figé. Ainsi, j'ai découvert Israël à plus de quarante ans. Quel coup de foudre absolu ! En dehors du sionisme, il y a cet Orient chaotique, mais pas que. Je cherchais mon histoire dans les cimetières, or je l'ai trouvée en Israël parmi les vivants. Il s'agit d'un petit miracle. J'apprends d'ailleurs l'hébreu, c'est si dur et intéressant.

Quel goût a l'exil et comment vous a-t-il façonnée ?

Lors d'un entretien récent, on m'a montré qu'il existait un thème commun à tous mes livres (ex. les bios d'Helena Rubinstein

– pour laquelle elle apprend le yiddish – Janet Flanner ou Malika Oufkir) : l'exil. Je le portais en moi sans le savoir. Si j'ai choisi ces personnages d'exilés, ce n'est pas un hasard. Je ne me voyais pourtant pas comme telle, en France, or quelle était ma place dans la société ? Celle d'une éternelle décalée, dont les enfants ont aussi épousé des exilés espagnols.

« Naître ici, vivre là, mourir ailleurs », est-ce le destin des Juifs errants ?

En Tunisie, ils n'étaient pas errants tant les Juifs sont restés longtemps en terre d'islam. Il est néanmoins vrai que le destin des Juifs est de naître ici et de mourir ailleurs. Tôt ou tard, tous les Juifs connaissent l'exil.

Qu'est-ce qui fait le charme et le drame de votre « Famille de Pantin » ?

Ma famille cultivait avant tout l'humour et le plaisir de vivre. Un sourire, la mer ou une fleur de jasmin suffisait à apporter un peu de joie. J'ai aimé recréer leur univers, avec leur accent et leurs tics. Or ces petits bonheurs étaient teintés d'angoisse ou de dépression, dont souffrait ma mère. Ma famille méditerranéenne incarne un théâtre, composé de « drama queens ».

Pourquoi avoir voulu inclure cette histoire familiale à la grande Histoire des Juifs de Tunisie ?

Parce que ça m'obsédait. Les Juifs tunisiens ne connaissent pas leur histoire, même s'il existe désormais des sites ou des pages Facebook. L'histoire des miens ne me paraissait pas assez romanesque, alors il me fallait inclure la grande Histoire, tout en lui donnant plus de chair à travers eux. La Tunisie constitue un pays pluriel, dans lequel les communautés juives et arabes se côtoyaient harmonieusement. Il possède plein de strates, puisque les Juifs marranes ont pu y redécouvrir leur identité. Ça m'a intéressée de raconter leurs exils forcés. On met souvent en avant les Juifs marocains et le Roi ou les Juifs algériens et la guerre, or les Juifs tunisiens possèdent aussi une vraie histoire. Il y en avait 100 000 avant l'Indépendance, mais il n'en reste

que 1500, principalement à Djerba. Tout comme dans les villes d'Alexandrie, Berlin, Istanbul, Odessa ou Bagdad, il reste peu de traces juives à Tunis. Si on les cherche, on trouve leur présence ou leur absence. Près de 50 000 Juifs tunisiens sont partis en Israël, or il était dur pour les Séfarades de s'y intégrer. Pourquoi diviser, alors que nous nous ressemblons tant ?

Bourguiba était le premier chef d'État arabe à proposer la paix à Israël, mais pourquoi a-t-il fini par sacrifier les Juifs de son pays ?

Ce n'est pas son choix premier. Lorsqu'il était emprisonné, il écrivait des lettres à son fils sur la Tunisie plurielle, dont les Juifs faisaient partie. Ce n'est que plus tard qu'il s'est orienté vers l'arabité. Alors que d'autres pays ont vu partir leurs Juifs de façon tragique, la Tunisie ne les a ni chassés ni retenus. Lors du Printemps arabe, j'ai ressenti beaucoup d'espoir car c'est à partir de ce petit pays, que ce mouvement s'est propagé. Mais la révolution a hélas été étouffée. Cette étincelle est liée à l'éducation des femmes. En Tunisie, Bourguiba leur a permis de se dévoiler et d'accéder à des diplômes universitaires.

Elles ont une voix, mais manquent toutefois d'éducation politique. Aujourd'hui, les Tunisiens sont confrontés à un tyran qui restreint leur liberté. Cela me fait peur. Appauvris, ils sont fatigués de se battre, mais il restera toujours un coin d'effervescence dans leur tête.

Votre judaïsme « est fait de bric et de broc, troué comme un patchwork. » Comment s'est-il construit au fil du temps, en y intégrant l'héritage familial ?

J'ai compris certaines choses de moi en divorçant. Ce judaïsme bricolé s'est d'abord nourri des lectures de Levinas, Lévi-Strauss ou Benny Lévy. J'ai évité de transmettre le trauma familial à mes enfants, qui ont plutôt hérité d'un judaïsme heureux et culinaire. Appartenant au peuple juif, je me sens depositaire de cette histoire. Toutes mes identités se mélangent, mais les Juifs ne sont-ils pas composés de métissages ? Grâce à mon compagnon actuel, j'ai mieux saisi le drame familial de la Shoah. Cet antisémitisme et ce rejet éternels me fascinent car ils sont présents à toutes les époques. Il n'y a pas de compétition mémorielle, juste

la tragédie d'une oppression. Loin de me percevoir comme victime, je préfère faire partie de ce peuple du Livre, de la joie, des chansons et de la fidélité.

Vous vous êtes pourtant « persuadée d'être différente de votre tribu ». Pourquoi avez-vous voulu à tel point « être une Juive non-juive » ?

Parce que j'étais horriblement snob et prétentieuse (*rires*). Je voulais tellement m'ancrer en France et être française. En épousant un catholique, je pensais m'intégrer, or je n'y arrivais pas. Qu'est-ce que je faisais là ? J'avais envie de rentrer à la « maison », tout en gardant une petite distance. Désormais, j'ai un compagnon ashkénaze qui m'a fait découvrir le judaïsme et Israël. Ainsi, j'ai cessé de me bagarrer avec moi-même. Voilà pourquoi j'ai écrit ce livre pour dire qui je suis. J'avoue que ça me va bien. À 68 ans, il s'agit d'un vrai chemin, mais il n'est jamais trop tard (*rires*). 🟢





INTERVIEW

Laurence Haziza, directrice artistique du Festival Jazz'n'Klezmer

Le Festival Jazz'n'Klezmer, un des principaux événements culturels juifs européens, vient de fêter sa 20^e édition.

Steve Krief

Depuis 20 ans, Laurence Haziza et le Centre d'Art et de Culture de l'Espace Rachi Guy de Rothschild du FSJU nous incitent, nous invitent à la danse et au partage autour de cette musique qui vient de loin : le klezmer. Une musique qui ne se soucie pas des modes, préférant s'intéresser aux styles susceptibles de la rejoindre sur scène : tziganes, ladino, manouche, farsi... Les scènes d'Europe de l'est, il y a un siècle, et celles de l'ouest depuis une trentaine d'années, avec des références

mondialement connues comme David Krakauer et Les Yeux Noirs. Rencontre avec la directrice artistique de l'incontournable Festival Jazz'n'Klezmer qui, en associant le klezmer au jazz, cette autre musique défiant l'espace-temps, fait rayonner la culture juive en des lieux insoupçonnables.

En 2001, Albert Kadouche, directeur du Centre d'Art et de Culture et sa chargée de production Déborah Benasouli, posaient les fondations du festival. Vous avez rejoint l'équipe en 2006. Comment percevez-vous son évolution ? Qu'est-ce qui a le plus changé depuis les débuts ?

Aujourd'hui, ce sont les agents et les artistes qui viennent à nous et la presse aussi. Cela montre que le festival est un

rendez-vous attendu et qui bénéficie d'un ancrage dans la Cité. Cette 20^e édition fut la première à proposer des concerts en dehors de Paris, permettant aux artistes de faire plusieurs concerts en différents lieux : Nogent-sur-Marne, Levallois, Nice, Lyon et Montpellier... et pourquoi pas bientôt la Belgique et la Suisse !

Ce qui est marquant dans ce festival, c'est le brassage des publics...

Effectivement, on constate une évolution très intéressante. On est passé d'un festival communautaire lors des cinq premières éditions, à des gens de cultures différentes attirés par la programmation. Une évolution générée cette année par Yemen Blues et la soirée Jazz'n'Guezmer, en coproduction avec nos amis du Festival des Musiques du Monde. Trois groupes

↑ Laurence Haziza (à gauche) avec les Marx Sisters en promo @ RFI



↑ Idan Raichel Vieux Farka
Tourné au New Morning en 2014.

orientaux étaient à l'affiche : DuOud (composé de Jean-Pierre Smadja et Mehdi Haddab), Boogie Balagan (groupe israélien chantant aussi en arabe, en espagnol et en turc) et Temenik Electric (un groupe marseillais qui représente la relève de Rachid Taha). Une ouverture nationale et internationale, avec la venue d'un public originaire d'Afrique du Nord, de Syrie, du Liban et d'Iran !

J'ai pu constater, lors de cette édition, la présence de Juifs religieux à certains concerts, chose rare en France...

Il y a un an et demi, j'ai découvert en Israël le Nigun Quartet. Quatre artistes religieux qui partagent des *nigounim* dans un style jazzy. Premier élément de surprise : la salle était pleine, alors qu'il s'agissait de leurs débuts en France ! Une ambiance dingue avec un public où se mêlaient laïcs et religieux. Lors de ces dernières éditions, ce fut donc un grand bonheur pour nous de présenter des artistes d'inspirations variées qui se tutoient sur scène. Qu'il s'agisse de Neta Elkayam inspirée par les artistes nord-africains, andalous et rock ou la venue du saxophoniste canadien d'origine haïtienne Jowee Omicil. Diversité d'âges lors du concert des Marx Sisters à La Bellevilloise, où trois générations dansaient ensemble. Mais aussi diversification de la diffusion, lorsque le concert d'Eli Degibri au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme a été diffusé sur la radio TSF jazz.

Y a-t-il une soirée de cette 20^e édition qui vous a particulièrement marquée ?

Difficile d'oublier celle du New Morning avec Omer Avital et Yonathan Avishai en première partie de Yemen Blues. Omer a créé Yemen Blues avec Ravid Kahalani. Il n'en fait plus partie aujourd'hui. C'est donc rare et bouleversant de les retrouver ensemble sur scène. La salle comble a ressenti cette magie. Je vous parlais tout à l'heure de gens qui venaient du Moyen-Orient. Parmi eux, ce soir-là, un jeune Syrien, fan de l'œuvre de Ravid Kahalani. À la fin du concert, on a fini tous ensemble dans les loges, chantant « Evenou Shalom Alekhoum », associant les langues hébraïque et arabe dans un élan fraternel. De nombreux jeunes Israéliens s'intéressent aux œuvres d'artistes libanais, syriens et iraniens, de même dans l'autre sens. Il y a une volonté de pousser les murs, mais cela reste un Festival Jazz'n'Klezmer. Le jazz contemporain est d'ailleurs souvent israélien et Yaron Herman a participé dès notre première édition. Aujourd'hui, c'est une star mondiale. La spiritualité juive est très présente lors des festivals et s'accompagne de belles rencontres.

Des rencontres régulières pour certains, je pense notamment à l'artiste Yom, qui a vécu quelque chose d'assez dingue lors de ce 20^e festival...



↑ Liraz au Petit Bain en 2021.
@ Samuel Saada

Pour chaque édition, il nous propose un nouveau programme. Cette année, il nous a préparé une création sublime avec un violon et de grosses percussions, des gongs de yogis, Léo Jassef au piano et lui à la clarinette. Mais surgit ce soir-là un problème technique et pas des moindres : le matériel arrive trop tard, impossible de tout mettre en place à temps ! Yom lâche le projet et renonce au quartet, afin d'opter pour un duo. Un morceau de 80 minutes avec Léo qui a remporté un gros succès le soir à la synagogue Copernic. Ravi de cette impro dernière minute, Yom a carrément réorienté dans ce sens la composition de son nouvel album avec Léo ! Voilà comment on est passé d'un ratage à un enchantement !

Qu'envisagez-vous pour la prochaine édition ?

En 2022, l'orientalisme et le jazz furent les acteurs principaux du festival. Socalled et les Marx Sisters étaient un peu les seuls moments vraiment klezmers de cette édition. On va donc faire la fête au klezmer pour la 21^e. 2023 verra un tour du monde du klezmer, avec une grande ouverture en compagnie du trompettiste Avishai Cohen, mais aussi d'artistes japonais, allemands, argentins, irlandais... Même des artistes punks associent du klezmer à leur œuvre ! Ils m'ont démontré récemment lors d'un salon au Portugal qu'il y avait d'étonnantes accointances entre ces musiques ! 🌍



↑ *Vienne le 12 mars 1938*, éditions de l'Aire, 2023

RENCONTRE

Harry Koumrouyan

auteur de *Vienne le 12 mars 1938*

Harry Koumrouyan est né à Genève – ses parents, chassés de l'Empire ottoman au moment des massacres, sont d'origine arménienne. Après un parcours professionnel au sein de l'instruction publique genevoise, il commence à écrire en anglais avant de passer au français.

Matei Birkal

Harry Koumrouyan a publié trois romans aux Éditions de l'Aire. Il écrit également des romans policiers pour la jeunesse chez Auzou Suisse et est l'auteur de plusieurs nouvelles, dont la dernière en date s'intitule *Vienne le 12 mars 1938* (Éditions de l'Aire, 2023). Cette novella (64 pages), dans un dispositif narratif jouant sur l'espace-temps, nous plonge dans les prémices de la Shoah. À la veille d'un déménagement, le narrateur retrouve dans une armoire trois lettres d'un lointain aïeul, Elie Elfenbein. Elles ont été écrites à Vienne en 1938. Seules

traces du disparu, ces documents dessinent les contours de ce qu'a dû être son destin.

Comment est née cette histoire ?

J'écrivais un roman pour les adolescents qui se passe aujourd'hui ; dans l'histoire, il y avait un retour en arrière sur cet événement à Vienne. L'éditrice n'en a pas voulu, en disant que pour les adolescents, ce retour était compliqué, qu'ils n'allaient pas comprendre. Je n'étais pas du tout d'accord, mais j'ai dû céder, la mort dans l'âme, car cette histoire me parlait, j'avais été à Vienne et au musée juif, j'avais fait

des recherches. Je me suis dit que je n'allais pas abandonner ; j'ai remanié le texte et en ai fait une novella – entre une nouvelle et un roman.

C'est donc une extraction !

Exactement ! Ce qui a également déclenché le texte, c'est une rétrospective à Paris, au Musée d'Art Moderne, du peintre Kokoschka qui a vécu 20 ans en Suisse jusqu'à la fin de sa vie. Ce tableau qui fait la couverture du livre et donne la description du personnage était le premier tableau de l'exposition. Je ne saurais dire pourquoi, mais cela m'a parlé. Le texte et le tableau sont étroitement liés.

rien de très romanesque. J'ai dû faire appel à mon imagination. C'est tout un exercice, car ce n'est pas la vérité mais la vraisemblance qui compte. C'est un exercice auquel j'ai dû me livrer pendant de nombreuses années – et là encore plus puisque je ne suis pas juif !

Vous êtes-vous posé la question de la légitimité d'écrire un tel texte ?

Absolument ! Je me suis dit : « tu écris une histoire juive, entre guillemets, toi qui ne l'es pas, est-ce que tu connais suffisamment la situation ? » Je me suis rendu compte que oui, j'ai la légitimité car au fond les histoires se ressemblent. On peut

d'être là et je ne comprenais pas pourquoi. Elle était en face de l'étudiant.e, je me tenais un peu à distance, et les quatre fois, elle a dit des choses qu'elle ne m'avait jamais dites ! En même temps, le silence est aussi une protection pour la personne qui n'a pas envie de revivre les choses et aussi pour les héritiers que l'on veut épargner – mais on ne les épargne pas, car comme vous dites, cela traverse le temps et les générations ; c'est là.

Il y a aussi ce thème de la filiation et de l'identité, avec ces histoires qui s'interrompent quelque part et sont reprises plus loin avec un bout qui manque...

Quand on connaît des Suisses qui sont suisses depuis des siècles, on est un peu jaloux entre guillemets. Ils ont des documents, des récits, des photos, même s'il faut relativiser. Dans les écoles primaires genevoises, il y a avait eu un projet où on demandait aux écoliers de parler de leurs quatre grands-parents et il y en avait extrêmement peu qui avaient 4 grands-parents d'ici, donc il ne faut pas fantasmer, mais quand même, que ce soit des familles juives, arméniennes, ou d'autres civilisations qui ont connu des désastres, il y a souvent un manque, quelque chose qui n'a pas suivi. J'ai beaucoup de peine à vivre ça, je me pose des questions, j'ai envie de savoir et je ne saurai jamais. 🕯

Pouvez-vous expliquer votre dispositif narratif : le narrateur appelle Elie, qui lui répond, et c'est à partir de cela qu'il déplie son histoire. C'est un peu comme un cauchemar qui implique la prémonition dans le texte et en même temps l'omniscience dans l'écriture puisque vous savez ce qu'il va se passer historiquement...

Je pense qu'on peut mêler des éléments de réalité – l'Anschluss à Vienne – et de l'imagination. Depuis mon premier roman j'ai dû régler ce problème en parlant des Arméniens. Je ne sais au fond rien du génocide arménien. Mes parents ont fui l'Empire ottoman, ils sont d'abord allés en Grèce puis en Suisse. Ils étaient enfants et ils ont occulté tout ce qu'ils avaient vécu. Je n'avais donc pas leur récit et je n'avais pas de documents, si ce n'est quelques photos. Pour écrire des romans dans lesquels il y avait des personnages arméniens, j'ai lu beaucoup de livres d'histoire, mais cela ne me disait

remplacer Vienne par Constantinople et la date du 12 mars 1938 par celle du 24 avril 1915 et on y est. J'ai quand même demandé à des amis juifs ce qu'ils en pensaient, et ils m'ont encouragé. Le fait que cette famille juive veuille oublier la Shoah, les horreurs de la Deuxième guerre mondiale, j'ai aussi posé la question : est-ce que c'est crédible ? Ils m'ont répondu par l'affirmative.

Il y a ce traumatisme transgénérationnel qui passe par le silence dans de nombreuses familles rescapées de situations historiques terribles...

C'est tellement vrai que mon premier roman s'appelle « Un si dangereux silence » (Éditions de l'Aire, 2016). Cela part de ce que j'ai vécu avec mes parents qui ne racontaient rien. À la fin de sa vie, ma mère a été interviewée quatre fois par des élèves qui faisaient un travail de maturité et à l'Uni, sur le génocide arménien. Les quatre fois, elle m'a demandé



@ Claude James, INA-AFP

PORTRAIT

Barbara

La Dame du Grand Pardon

Dans combien d'interviews a-t-on pu lire la phrase « J'aime la chanson française : Brel, Brassens, Barbara » ? Sans doute des centaines. Mais qui est donc cette énigmatique Grande Dame brune, seule voix féminine (si l'on excepte Édith Piaf, héritière des chanteuses réalistes d'avant-guerre) à avoir accédé à un tel statut iconique ?

Honoré Dutrey

Avant de prendre place au Panthéon des artistes, Barbara fut une petite Parisienne née le 9 juin 1930 rue Brochant, dans le 17^e arrondissement de la capitale. De son vrai nom Monique Andrée Serf, elle a déjà un grand frère de deux ans, Jean. Leurs parents sont des Juifs de nationalité française : d'origine alsacienne, Jacques Serf, le père, est représentant en fourrures. Esther, la mère, née en Moldavie, est employée à la Préfecture. Une famille sans histoires, sur qui vont pourtant s'abattre deux drames qui marqueront à jamais la petite Monique.

L'enfance menacée du dehors et du dedans

Elle a tout juste dix ans lors de la Capitulation de juin 1940. Très vite vont s'abattre sur les Juifs de France les brimades, puis la persécution. Pour la famille Serf, à laquelle est venue s'ajouter une petite Régine en 1938, commence une période d'errance à travers le pays. De Préaux dans l'Indre au Vésinet en Seine-et-Oise (dans l'actuel département des Yvelines) en passant par Saint Marcellin dans l'Isère, et par la Bretagne, pas moins de 22 déménagements vont se succéder au gré des refuges trouvés et des dénonciations.

L'autre drame est demeuré pratiquement inconnu pendant toute la vie de l'artiste. Il se déclenche en 1941 alors

que la famille séjourne à Tarbes. Pour la première fois, Jacques Serf abuse de sa fille de dix ans. Le scénario qui suivra ressemble à ceux rapportés par d'innombrables victimes d'inceste ou d'abus sexuels commis par des personnes en position de domination. Le silence d'une enfant dont les repères s'effondrent, l'aveuglement d'une mère, la plainte déposée plus tard en Bretagne par la petite Monique échappée de la maison, plainte qui ne sera même pas enregistrée. Le père viendra chercher sa fille au commissariat en affirmant qu'elle affabule et tout continuera.

Mais jamais, tout au long de sa carrière, Barbara n'acceptera de se produire à Tarbes...

Une vie pour et par la chanson

Bien avant la fin de la guerre, alors que la famille est en constants déplacements, l'orientation de la jeune fille vers la musique est déjà pour elle une évidence. Plus que tout, elle désire devenir pianiste, rêve qui lui échappera dès ses 14 ans, un kyste à la main droite ayant nécessité plusieurs opérations qui limitent sa dextérité. Mais dès que la famille peut regagner Paris, les parents louent un piano et Monique va se former en autodidacte. Elle suit également des cours de chant au Conservatoire, mais son cœur penche résolument vers la chanson. À 18 ans, elle arrête les cours et décroche un

engagement comme « mannequin-choriste » pour l'opérette *Violettes Impériales* au théâtre Mogador.

En 1949, Jacques Serf abandonne définitivement le foyer familial. Un soulagement pour Monique, qui voit s'éloigner la menace permanente des abus. Mais un déchirement aussi : plus question d'assumer la location du piano.

C'est en Belgique, où elle part en février 1950, que la jeune artiste va commencer à se produire en solo, sous le nom de Barbara Brodi (nom et prénom sont construits en partant de ceux d'aïeules à qui elle rend hommage). Répertoire fait de reprises, personnage pas encore fixé : c'est une période de tâtonnements et le public ne s'y trompe pas. Néanmoins, au gré des allers-retours entre la Belgique et Paris, les rencontres vont cristalliser des orientations. Plongeuse dans un cabaret de Charleroi, elle recommence à travailler le piano et, par l'intermédiaire de sa professeure et accompagnatrice Ethery Rouchadze, fait la connaissance de Claude Sluys, un jeune avocat qui convainc ses relations d'ouvrir pour elle un cabaret à Paris et devient son premier mari le 30 mai 1953.

Barbara s'appelle désormais Barbara. Une carrière de 40 ans commence. Ses chansons constituent le meilleur Sésame pour entrer dans la suite de son histoire.

→



→ Barbara et Gérard Depardieu en 1986 après une représentation de *Lily Passion* à Paris. @ Dominique Aubert, AFP

1959: Nantes

Barbara n’a pas revu son père depuis près de dix ans quand un message lui parvient en décembre 1959 : Jacques Serf vit dans la précarité à Nantes, il est mourant et la réclame. Sa réaction révèle ce que peut être la complexité de l’âme humaine : elle se met en route sans tarder. Arrivée

Elle, qui a passé son adolescence à fuir la persécution allemande, n’est pas enthousiaste. Arrivée un peu hérissée au Junges Theater, elle découvre, pour comble, un piano droit à la place du piano à queue qu’elle avait exigé. Elle repart dans sa loge ! Mais des étudiants de l’université de Göttingen se mobilisent immédiate-

bien entendu, c’est celle qu’elle vit avec son public, et elle en fait l’aveu avec toute sa sensibilité.

1987: Le Piano noir

Robert Charlebois a évoqué sur France Culture sa surprenante première rencontre avec Barbara. Venu lui proposer sa chanson *Le Piano noir*, il la lui interprète au piano et, comme elle se montre intéressée, lui propose de lui laisser la partition. « Non non, jouez-la-moi encore, et revoyons-nous dans une semaine. » La semaine suivante, Charlebois, sidéré, écoutait Barbara chanter sa chanson avec un accompagnement subtilement remanié par elle.

1996: À force de

Construite comme un cantique, cette ultime chanson d’amour perdu est la plus courte de l’album *Barbara* enregistré en 1996, un an avant la mort de la chanteuse. Celle-ci était depuis dix ans une grande amie de Gérard et Elisabeth Depardieu. Les paroles de *À force de* sont de leur fils Guillaume Depardieu.

Très fragilisée par les médicaments dont elle usait pour tenir le coup moralement et physiquement, Barbara s’est éteinte le 24 novembre 1997 victime d’une intoxication foudroyante. Elle repose au carré juif du cimetière de Bagneux. 🕯

« Sa plus belle histoire d’amour, c’est celle qu’elle vit avec son public. »

trop tard pour revoir son père vivant, elle retracera cet épisode bouleversant en 1963 dans la chanson *Nantes*. Au fil des strophes, on découvre le lieu – nommé par Barbara rue de la Grange-aux-Loups : le nom ne sera officiellement donné qu’en 1986 par la municipalité, en référence à la chanson –, le chagrin d’avoir manqué cet ultime rendez-vous, et le pardon de cette fille qui, malgré tout, laissera à jamais une rose rose orner le jardin de pierre où repose le père indigne.

1965: Göttingen

Le directeur du Junges Theater de Göttingen avait entendu Barbara au cabaret L’Écluse à Paris. Il l’invite en 1964 à venir se produire dans sa ville.

1967: Ma plus belle histoire d’amour

Profondément touchée par l’accueil du public de Bobino en septembre 1965, Barbara écrit cette chanson qui résume sa vie : sa plus belle histoire d’amour,

Bernard Pinget a lu pour vous



Les dix mille et une Nuits de l’Univers

David Elbaz, Odile Jacob 2022

Pour Edgar Allan Poe, cité dans le préambule de ce livre sous-titré *La Danse du Cosmos*, aucune fiction ne saurait concurrencer le monde réel en matière de mystères et de magie.

David Elbaz, astrophysicien et vulgarisateur hors pair, nous conduit pas à pas dans des régions de la réalité qui défient l’imagination et l’intelligence des hommes : les confins de l’Univers, tels que nous les donne à voir l’astrophysique depuis le début de son « âge d’or » que l’auteur situe en 1995. Cette année-là, alors que les Genevois Michel Mayor et Didier Queloz découvraient la première exoplanète, le télescope spatial Hubble rendait perceptible – entre autres – une région du ciel ignorée jusqu’alors, comportant des milliers de galaxies, composées chacune de milliards d’étoiles...

Sous le regard tutélaire de la princesse Shéhérazade, David Elbaz déroule pour nous une succession d’histoires inconcevables et vraies, où le temps se mesure en milliards d’années, et où naît à chaque minute une galaxie comme la nôtre. Le tout est illustré par les images que nous envoie, depuis 2021, le télescope James Webb (qui a détrôné Hubble), avec une finesse de détails hallucinante. Selon Galilée, l’Univers est écrit en langage mathématique. Peut-être, mais combien plus beau quand sa lecture emprunte les chemins des (dix) Mille et une Nuits ! Et si nous savons avec certitude que nous ne le comprendrons jamais, au moins aurons-nous été émerveillés. N’est-ce pas infiniment précieux ?



ÉTABLISSEMENT MÉDICO-SOCIAL POUR PERSONNES ÂGÉES.
LIEU DE VIE ET D'ACCOMPAGNEMENT.
RESTAURANT CACHER 7/7.
ORGANISATION DE VOS ÉVÈNEMENTS.

Renseignements: T. +41 22 869 26 26 | info@marronniers.ch | www.marronniers.ch
9 chemin de la Bessonnette | 1224 Chêne-Bougeries (GE)

RENCONTRE

Robin Lemmel & le Quatuor Byron « Souvenir d’Espagne »



← De gauche à droite : Coralie Devars, François James, Robin Lemmel et Wendy Ghysels. Aux côtés du Quatuor Byron, Matteo Mela.

Créé en 2004, le Quatuor Byron vient d’enregistrer sous le label Aparté un CD intitulé *Souvenir d’Espagne* avec le guitariste Matteo Mela. Autour de l’altiste Robin Lemmel, il rassemble Coralie Devars, violoncelle, François James, deuxième violon et Wendy Ghysels, premier violon. Rencontre, pour Hayom, avec Robin Lemmel...

Patricia Drai

Comment s’est décidée cette collaboration ? Pour cet enregistrement, vous rassemblez deux compositeurs aux influences espagnoles marquées : Mario Castelnuovo-Tedesco et Joaquín Turina. Qui étaient-ils ?
Joaquín Turina est un compositeur espagnol né en 1882 et mort en 1949. Il a vécu à Paris entre 1905 et 1915 et étudié dans la classe de Vincent d’Indy à la Schola Cantorum. Il a côtoyé les compositeurs impressionnistes français, Debussy et Ravel notamment. Les pièces que nous avons enregistrées reflètent l’évolution de son style, empreint en permanence d’une chaleur et d’une sensibilité à fleur de peau.

Mario Castelnuovo-Tedesco (1895-1968) est un compositeur florentin dont les ancêtres étaient des Juifs espagnols venus en Italie suite à l’expulsion de 1492. Il a dû lui-même s’exiler aux États-Unis en 1939 pour fuir le régime de Mussolini alors qu’il avait déjà acquis une solide réputation de musicien et de compositeur. Installé à Los Angeles, il a composé plusieurs musiques de films pour de grands cinéastes, entre autres Victor Fleming, Frank Borzage, Charles Vidor, Henry Levin ou Vicente Minelli.

Nommé professeur de composition, il eut également pour élèves quelques-uns des plus grands compositeurs de musiques de films (Jerry Goldsmith, Henry Mancini, André Previn, Nelson Riddle et John Williams).

Pourquoi ce choix ?
Le choix du programme est né d’une série de rencontres. Tout d’abord, nous avons approché Turina à travers son œuvre la plus connue pour quatuor, *La oración del torero*. Sa beauté envoûtante nous a incités à découvrir toute son œuvre pour cet effectif. En parallèle, la rencontre avec Matteo Mela, guitariste brillant au jeu rayonnant et généreux, invita le quintette de Mario Castelnuovo-Tedesco dans nos

programmes de concerts. Notre public s’est trouvé conquis par cet opus souriant et énergique, au carrefour de multiples influences : juive, espagnole, italienne et américaine.

Un fil rouge relie ces différentes pièces : la guitare espagnole, notamment à travers la personnalité du célèbre guitariste de cette époque, Andrés Segovia, que nous retrouvons en filigrane. D’une part, Turina intitule son quatuor à cordes *De la guitarra*, et dédiera régulièrement des œuvres pour guitare à Segovia. D’autre part, Segovia est le dédicataire du Quintette de Castelnuovo-Tedesco, lequel comporte également des allusions hispanisantes – notamment un passage intitulé *Souvenir d’Espagne*.

Vous vivez personnellement à Lausanne. Le Quatuor Byron se produit-il essentiellement en Suisse ?

En raison de sa position géographique, le quatuor se produit principalement autour du bassin lémanique, mais nos aventures musicales nous amènent régulièrement à jouer en Europe. Nous avons pu ainsi jouer en France, aux Pays-Bas, en Angleterre ainsi qu’en Israël. 🇮🇱

Toutes les informations sur : www.quatuorbyron.com



↑ Genève, 1948, Edmond a 16 ans.

ENTRETIEN

Banquier et responsable par tous les temps



↑ Daniel Gross

Le journaliste et historien Daniel Gross publie la première biographie d’Edmond J. Safra aux éditions Radius Book Group.

Philippe Lugassy

Pratiquement toutes les villes en Israël ont un établissement financé par la fondation Safra. Edmond J. Safra, le banquier discret, est une personnalité emblématique du XX^e siècle, méconnu pour certains et incontournable pour d’autres. Grâce à un accès exclusif aux archives d’Edmond J. Safra, le journaliste et historien Daniel Gross évoque pour *Hayom* les moments clefs de la vie de ce mécène hors norme....

Pourquoi se lancer dans cette biographie ?

C’est l’histoire d’un homme, l’histoire d’une aventure entrepreneuriale. Celle d’Edmond Safra qui a bâti pierre par pierre un empire dans les années cinquante, soixante et septante et également celle de la communauté syro-libanaise juive, dispersée, exilée au Brésil, en France, au Mexique, à New York, en Suisse. Le périple commence à Beyrouth par une petite banque tenue par son père Jacob, qui finançait à l’origine les caravanes de chameaux. Elle a d’ailleurs continué son activité jusqu’en 1990, date de la guerre civile. Mais « The turning point », le moment clef, c’est 1965, naissance de la Republic National Bank, start-up avant la lettre, qui deviendra à la fin des années 90 la 11^e banque des USA. Ce n’est pas banal...

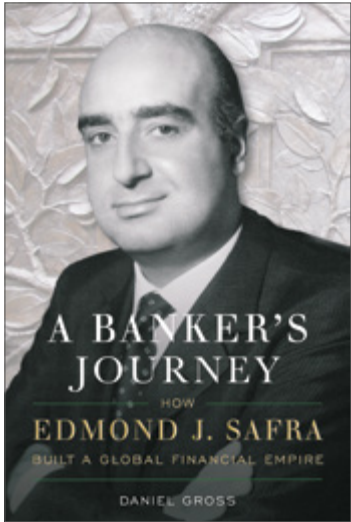
Quel était le fonctionnement d’Edmond Safra ?

C’est une symbiose entre business et philosophie ancrée dans une profonde tradition juive. Quelque chose que l’on ne voit plus de nos jours, où il y a un temps pour chaque chose. Edmond Safra a toujours tout fait en même temps, fidèle à sa vision du judaïsme et de la responsabilité face à sa communauté. Dès son adolescence, il a lié son succès professionnel à la philanthropie vis-à-vis des siens. À une bonne affaire succédait dans la foulée un acte de générosité à Rabbi Meir baal Haness ; cela s’inscrit dans l’intention et la mission.

On dit qu’Edmond Safra n’avait pas de formation et n’aimait pas les consultants...

Il n’a été qu’à l’école obligatoire, donc





↑ *A Bankers' Journey*, Daniel Gross, aux éditions Radius Book Group.

« Il avait une intuition personnelle, il prêtait sur la confiance, durant la montée de l'ascenseur, sans collatéraux, sans gage. »

Edmond Safra était superstitieux ; il était attentif au mauvais œil, il surveillait ses propos (Lachon Harah) et souvent il signait ses deals le 18 du mois (qui fait référence à haï, la vie, en hébreu). Comment conciliait-il superstition et logique commerciale ?

Les gens font la distinction entre raison et superstition et on avait tendance à trouver les Syriens superstitieux, avec leurs coutumes particulières. Pourtant, les chrétiens ont aussi les leurs, comme toucher du bois qui fait référence à la croix... Simplement, les coutumes d'une minorité paraissent toujours exotiques. Mais lorsque c'est dans votre éducation, c'est votre vie, il n'y pas de contradiction entre le fait d'être un businessman

talentueux et solliciter la bénédiction d'un rabbin. Pas plus qu'entre utiliser des algorithmes performants et ne signer des contrats que le mardi, parce que dans la Torah, à la différence des autres jours, mardi est qualifié de « tov meod ».

Quand il a vendu sa première banque à American Express, il en a demandé 555 millions de dollars, nombre qui en numérologie hébraïque signifie changement déterminant. Il est vrai que ni Jami Dimon (JP Morgan Chase) ni aucun de ses pairs n'aurait fondé une évaluation de cette manière ! Mais Pour Edmond il n'y avait pas de contradiction. Son héritage faisait partie de ses tripes et il tenait tous les morceaux ensemble. Aujourd'hui on dirait qu'il « s'acculturait, mais ne s'assimilait pas ».

Elie, Joseph et Moïse, ses frères, n'étaient-ils pas également des banquiers hors norme ?

Ils étaient 4 frères... Edmond s'est occupé d'eux comme un second père et il est resté la référence. Les frères, lorsqu'ils ne savaient pas, lui demandaient son avis. Il s'est occupé de leur formation pour qu'ils obtiennent des permis d'établissement, pour qu'ils puissent exercer leur métier partout. En fait, ils se sont partagé le monde : pour Joseph et Moïse le Brésil et pour Edmond, les États Unis et l'Europe. Ils coopéraient et se parlaient pratiquement tous les jours. Au Brésil, ils ont investi dans les infrastructures, les télécoms et l'agriculture.

Il a financé des projets sans compter en Israël, mais il n'y a jamais fait de business. Pourquoi ?

Il est entré dans les affaires dans les années cinquante. À cette époque, pour lui, Israël était un État pauvre, socialiste, agricole, contrôlé par un gouvernement de gauche. En résumé ce n'était pas un lieu pour investir. Rien de comparable à aujourd'hui... Toutes les banques étaient contrôlées par le gouvernement, il n'y avait pas d'ouverture pour un entrepreneur qui voulait démarrer un business en Israël. La deuxième raison était qu'il craignait que ses banques, au Liban, en

Suisse, au Brésil et aux USA soient affectées par la situation géopolitique, car il avait une importante clientèle du Moyen-Orient, du Golfe, du Koweït notamment. À cette période, si vous faisiez des affaires avec Israël, vous étiez boycotté et à plusieurs reprises, ses banques ont été sur la liste du boycott arabe. À une période, il ne pouvait même pas correspondre avec Israël pour ces raisons ; il donnait de l'argent à des personnes, à des intermédiaires, qui soutenaient des œuvres en Israël.

Cependant, très tôt il a financé de grosses institutions comme la Yeshivah Porat Yosef près du Kotel, puis des hôpitaux, des orphelinats. Dès les années 70, depuis Genève, il est devenu beaucoup plus actif. Il a même rencontré Moshe Dayan, mais dans la discrétion. Il a fini par visiter Israël dans les années 80 sous un nom d'emprunt, puis dans les années 90 il y allait officiellement.

Mais au fond Edmond a vécu un drame intérieur, une brisure ?

Il a commencé comme un immigrant, un nomade, avec peu d'argent. Il a construit quelque chose d'immense qui a généré des milliards, une parfaite illustration du rêve américain. Sa vie était trépidante, à gauche, à droite, au Brésil, à New York, à Beyrouth ou à Genève, toujours en déplacement. Il a perdu sa mère lorsqu'il était très jeune, une des raisons peut-être qui faisaient qu'il avait de la peine à donner sa confiance, qu'il n'arrivait pas à se fixer quelque part. Pour lui, fonder une famille n'était pas quelque chose qui allait de soi. Il ne s'est pas marié. Ce n'est qu'à 44 ans qu'il a rencontré Lily Watkins qui avait déjà 42 ans. Elle avait déjà des enfants d'une première union et il était clair qu'ils n'auraient pas leurs propres enfants biologiques. Cela n'était certainement pas recevable au sein de sa fratrie et famille où l'on se devait d'avoir sa propre progéniture et de se marier à une fille d'origine juive syrienne.

En 1999, il a vendu sa banque (Republic New York Corp. et ses filiales dont la Republic National Bank of New York – RNYC) pour 10,6 milliards de dollars à HSBC. Il était déjà atteint d'un Parkinson sévère et ne pouvait plus fonctionner. Il n'était pas à l'aise non plus avec l'idée d'introniser un CEO qui vienne de l'interne. Les frères avaient leur propre business au Brésil et ils n'ont pas pu trouver un arrangement. Pour lui, cela été un déchirement, un moment de tristesse profonde. C'est ainsi qu'il a dit le cœur brisé : « j'ai vendu mes enfants ». Et en effet, il cassait ainsi le chaînon de la transmission familiale.

La fin de sa vie nous la connaissons tous : il est mort en 1999 à 67 ans, asphyxié dans l'incendie criminel de son appartement ultra sécurisé de Monaco. Son infirmier a avoué avoir mis le feu au domicile, pensant parvenir à maîtriser le sinistre. Fin tragique pour un immense philanthrope...

SAVE THE DATE - Voyage anniversaire international en Israël

Du lundi 22 novembre au 1^{er} décembre 2023

Célébrez avec les représentations du **KKL-JNF** du monde entier le **75^{ème}** anniversaire de l'Etat d'Israël



Nous vous renseignons
au : 022 347 96 76
info@kklsuisse.ch

Inscriptions :
Jusqu'au 14.09.2023 dans la
limite des places disponibles

* Le programme peut être sujet à des modifications

Ecologie, changement climatique mondial, boisement, lutte contre la désertification ...

Immergez-vous en terre d'Israël et profitez de 10 jours de moments intenses et inoubliables

Participez au Gala d'ouverture à Jérusalem et aux événements de clôture dans l'enveloppe de Gaza en signe de soutien aux résidents de cette région sensible *



Sarah Silverman revient sur scène



Quel a été le dernier tabou de la scène ? La présence des femmes sur les planches.

En effet, rares étaient les têtes d’affiche féminines en France ou aux

États-Unis jusqu’à la fin des années 1990. Aujourd’hui en France, les Florence Foresti, Blanche Gardin, Marina Rollman et bien d’autres sont tout en haut de ces affiches. Une révolution rendue possible outre-Atlantique par deux femmes : Margaret Cho et Sarah Silverman. Silverman bouscula les codes derrière son image de fausse *Jewish American Princess*. Après un long séjour sur le grand et le petit écran, elle est revenue en mai à ses premières amours : le stand-up, sur la chaîne HBO !

Ben Stiller rend hommage à l’auteur Budd Schulberg

Stiller, le *nice Jewish boy* maladroit préféré, est un homme fidèle et engagé.

Fidèle aux œuvres qui l’ont marqué et à leurs auteurs tombés dans l’oubli, en 1998, il ambitionne de porter à l’écran le roman *What Makes Sammy Run* de Budd Schulberg, l’auteur des classiques *On The Waterfront* et *A Face in the Crowd*. Mais Stiller est maladroit lors de la rencontre avec Schulberg et fait traîner le projet. À sa mort en 2009, Stiller déclare : « On lui a brisé le cœur. » En guise d’hommage et de réparation, Stiller travaille actuellement sur un projet consacré à Schulberg.



@ Reuters, Dylan Martinez

Camille Lellouche sur une scène genevoise

Camille Lellouche se promène avec aisance, avec légèreté et sérieux selon le moment et l’inspiration, entre les arts.

Entre l’humour télévisuel, les apparitions cinématographiques subtiles et les chansons touchantes et personnelles. À l’image de *N’insiste pas* sur les violences conjugales. En 2021, elle remporte le prix de la chanson originale de l’année pour *Mais je t’aime*, interprétée en duo avec Grand Corps Malade. Elle revient de notre côté du lac pour un concert au Théâtre du Léman le 7 octobre 2023.



Morrissey, fan d’Israël, revient pour une série de concerts

Morrissey est un chanteur engagé, qui a marqué tant de courants musicaux avec le groupe The Smiths ou en solo grâce à son talent d’écriture et son regard sur les sujets de société.

En juillet, il atterrira à l’aéroport Ben Gourion pour plusieurs concerts. Pas en simple touriste, puisqu’il a obtenu la clé du maire de Tel-Aviv en 2012. Il décrit avec émotion et courage les enjeux du Proche-Orient et la vie des Israéliens dans ses chansons : *The Girl From Tel Aviv Who Wouldn’t Kneel*, un hommage à l’œuvre d’Etty Hillesum et *Israel* où il dénonce les boycotts et la jalousie à l’égard du pays.



Israël chantera le blues de Buddy Guy

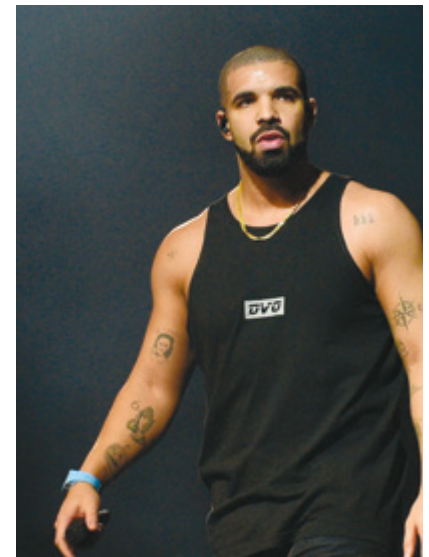
« Quoi ? Il chante encore ! » est souvent prononcé face à une affiche d’un concert de Buddy Guy.

Eh oui, la légende est toujours présente. Celui qui a influencé Jimy Hendrix, Eric Clapton, Keith Richards et bien d’autres ne lâche rien, encore moins son sourire et ses instruments. Voix éternelle du blues et un des plus grands guitaristes de tous les temps, Buddy Guy partage le sien de blues, le nôtre, les moments doux-amers de la vie de nombreuses générations. Celles, notamment, qui viendront l’applaudir à Tel-Aviv et Césarée les 19 et 20 juillet.

Drake, le plus grand rappeur ?

Michael B. Jordan, la vedette de la série *Creed*, a récemment décrit Drake comme le plus grand rappeur de tous les temps !

Certes, le débat est vif, mais nous n’insisterons pas sur un ring pour contredire l’acteur. Ayant remporté cinq Grammy Awards et continuant à faire tomber les records de prix et de ventes, Drake a battu un autre record : celui des bar-mitsvot, avec deux célébrations à 13 et 31 ans. Sans compter celle célébrée en direct sur l’émission mythique *SNL*, chantant « I’m Black and Jewish, it’s a mitsvah ! »



@ Prince Williams/FilmsMagic

Viens faire un tour dans mon appart de la rue Verneuil...

La mythique maison de Serge Gainsbourg va enfin être ouverte au public, le 20 septembre.

Là où le compositeur vécut une vingtaine d’années, lieu capturé par tant de photos et inspirant tant de mélodies. Charlotte Gainsbourg en assure la préservation et supervise l’événement. Un musée ouvrira en face, présentant 450 objets : œuvres, manuscrits, vêtements... En attendant l’ouverture, il ne vous reste plus qu’à réécouter ses albums, en particulier *Melody Nelson*, si belle entrée auditive dans la propriété de la rue Verneuil...



@ Tony Frank



↑ Waldemar Haffkine en train de vacciner des enfants au Bengale, Inde, 1896

Portrait

Waldemar Haffkine: «sauveur de l’Humanité»

Si l’Histoire n’a pas retenu son nom, l’humanité doit beaucoup à Waldemar Haffkine, médecin et bactériologiste, inventeur du vaccin contre le choléra...

Patricia Draï

Né en Ukraine, à Odessa, le 15 mars 1860, au sein d’une famille juive pratiquante, Waldemar Mordekhaï Zeev Haffkine fréquente le lycée russe jusqu’à l’obtention du baccalauréat qui lui ouvre les portes de la Faculté des sciences.

Haffkine soutient sa thèse de doctorat en 1884 puis devient assistant au musée zoologique d’Odessa. Militant actif de la Ligue Juive d’autodéfense, arrêté lors d’un pogrom, il est emprisonné et libéré

grâce à l’intervention de l’un de ses professeurs, Ilya Ilitch Metchnikov, futur Prix Nobel 1908. Biologiste déjà réputé, Metchnikov va l’initier à la microbiologie et pour Haffkine, cette rencontre va changer sa vie en destin...

Pour dépasser le statut d’assistant au musée zoologique d’Odessa et prétendre à une carrière universitaire, Haffkine aurait été contraint de se convertir au christianisme. Refusant de renier sa foi, il émigre alors en Suisse. L’Université de Genève lui propose un poste d’enseignant non-titulaire qu’il accepte volontiers avant d’être admis à l’Institut Pasteur de Paris, haut lieu de la microbiologie.

À trente ans, il travaille aux côtés de son maître Metchnikov, et ses qualités de

chercheur sont très vite reconnues. Lors d’une épidémie de choléra qui sévit en Asie mais également en Europe et en Russie, il travaille à trouver le moyen efficace de protéger l’homme de cette terrible maladie infectieuse. Ses recherches aboutissent à la fabrication d’un vaccin qui lui vaudra une renommée mondiale encore renforcée par ses nombreuses publications.

Le 18 juillet 1892, il s’inocule le produit – geste risqué – et le vaccin s’avère efficace, dans la mesure où Haffkine ne contracte pas la maladie... Pourtant la Russie lui refuse l’autorisation de vacciner les populations exposées. Sans doute en raison de ses origines juives.

En 1893, il s’installe en Inde où la maladie fait rage. Il y reste plusieurs années et



← Timbre à l’effigie de Waldemar Haffkine, Inde, 1964

vaccine des milliers de personnes, faisant ainsi diminuer de manière considérable la progression de la maladie. Hélas en 1896, une nouvelle épidémie – la peste bubonique – frappe Bombay. À la demande des autorités du pays, il va encore une fois mettre toute son énergie à la fabrication d’un vaccin.

au même moment la France. Bien que soutenu par plusieurs éminents savants et finalement disculpé, Haffkine restera marqué par cet épisode douloureux.

Il demeure encore quelques années à Calcutta et poursuit ses recherches jusqu’à sa retraite en 1914. Avec le déclen-

encourager la diffusion et le rayonnement du judaïsme en Europe, mission qu’elle assume toujours. Chaque année, le comité se réunit à Lausanne afin d’apporter son soutien financier à des yeshivot notamment en Israël et aux États-Unis. C’est en sa qualité de Juif pratiquant qu’il a conçu sa contribution à l’humanité, et que ses recherches et son immense investissement ont permis de sauver des vies.

La reconnaissance

En 1897, la reine Victoria lui remet l’Ordre de l’Empire des Indes, la plus haute distinction du Royaume-Uni. Au cours de la réception donnée en son honneur, le chirurgien Sir Joseph Lister a remercié Haffkine pour son action auprès de la population indienne en le qualifiant de «sauveur de l’humanité».

Le premier président de l’État indien devenu indépendant affirma des années plus tard : « Nous devons beaucoup au Docteur Haffkine. Il aida notre pays à diminuer notamment les ravages de la peste et du choléra ».

Suprême honneur pour ce bactériologiste juif né au XIX^e siècle : Haffkine a même été qualifié, en Inde, de « Mahatma » (grande âme), faveur généralement accordée à des personnalités indiennes...

En 1960, Israël a inauguré un parc Haffkine pour le centenaire de la naissance du bactériologiste. 🇮🇱

« Ses recherches et son immense investissement ont permis de sauver des vies. »

Son modeste laboratoire de Bombay deviendra l’Institut de recherche en bactériologie et épidémiologie : il porte, depuis 1925, le nom de son dévoué fondateur, *Haffkine Institute*.

Hélas l’antisémitisme qu’il avait connu et combattu dans son pays natal ressurgit en Inde en 1902 quand 19 villageois du Penjab décèdent du tétanos peu de temps après avoir été vaccinés. Accusé à tort, il est innocenté, l’enquête diligente très rapidement ayant conclu à une erreur d’un médecin indien qui avait omis de stériliser son matériel médical lors des vaccinations. Mais la réputation de Haffkine sera entachée par cette accusation. La campagne de presse, sur fond d’antisémitisme, évoque par bien des points une « petite affaire Dreyfus » en référence à la polémique qui secoue

chement la Première Guerre mondiale, Haffkine conseille aux autorités britanniques de lancer auprès des soldats une grande campagne de vaccination contre le typhus, qui cause de très nombreuses victimes au sein de l’armée.

Il séjourne quelque temps en France puis s’installe en Suisse. Haffkine ne s’est jamais marié. Il s’est éteint le 26 octobre 1930 à Lausanne où il demeure pour l’éternité.

Haffkine et le judaïsme

Dès son plus jeune âge, Waldemar Haffkine a considéré son judaïsme comme la composante fondamentale de son existence. En 1916, il publie un *Plaidoyer pour l’orthodoxie* (traduit en français en 1917 sous le titre *De la vitalité du Peuple juif*). En 1929, il crée la Fondation Haffkine destinée à

GRAND ÉCRAN
The Fabelmans
de Steven Spielberg

Dans *The Fabelmans*, le plus célèbre conteur de fables de ces cinquante dernières années revient sur ses débuts de réalisateur. « Tous mes films ont une part de vie personnelle, mais de manière métaphorique. Là, je me suis attaqué à quelque chose de bien plus réel », déclare Steven Spielberg lors d'une interview. Et en effet l'histoire donne bien plus de place à son vécu qu'à l'imagination, ce qui peut s'avérer délicat puisqu'il s'agit de sa propre vie et de celle de ses proches...

Steve Krief



Le projet trotta longtemps dans la tête de Spielberg avant de se matérialiser pendant la Covid. Le scénario fut coécrit avec Tony Kushner, révélé par la pièce adaptée en film *Angels in America* (2003). L’écriture débuta lors de leur collaboration sur le remake de *West Side Story* (2021) et fut éprouvante, Spielberg ayant perdu ses parents lors de cette période.

The Fabelmans est un portrait de l’Amérique des années 1950. Celle des violences avec la ségrégation raciale et les accusations de peuple décide portées envers les Juifs avant le Concile Vatican II. Celle des possibles aussi, où la jeunesse saisit les opportunités de s’émanciper et affronte les routes de la vie avec pour bagage un pinceau, des ballerines, un instrument ou, dans le cas présent, une caméra.

Steven Spielberg est né en 1946 à Cincinnati. Le film évoque avec fidélité les grandes lignes du parcours familial. Son père, ingénieur électricien et pionnier de l’informatique, emmène la famille dans l’Arizona puis à Saratoga, en Californie. Une évolution professionnelle accompagnée de déchirements personnels. Le tout est vécu et capté par le personnage de Sam Fabelman, bercé par l’amour de ses parents Burt et Mitzi, (brillamment incarnés par Paul Dano et Michelle Williams) : un visage pas encore caché derrière la barbe, les lunettes et la casquette du réalisateur, et ouvert aux émotions qui vont mettre en mouvement ses yeux, ses oreilles et ses lèvres.

Les yeux, Sam les ouvre en grand lorsqu’il a la révélation de sa vocation en voyant *The Greatest Show on Earth* (1952) de Cecil B. DeMille. Il les ouvre aussi pour

visionner les films familiaux et les westerns et films de guerre qu’il réalise avec ses amis scouts. Son regard apprend à distinguer le faux du vraisemblable. Pour se rapprocher de celui-ci, quelques petits gadgets suffisent au jeune homme dont l’imagination est bien plus débordante derrière une caméra que dans son interaction avec le monde hors-champ.

Les yeux encore, lors d’un pique-nique en famille, moment de grâce où sa mère entame une danse improvisée dans la lumière des phares allumés par son amant Benny (l’émouvant Seth Rogen), meilleur ami de Burt. Chacun la regarde à sa manière : le mari admire sa femme ; l’amant la désire en retrait ; sa fille Regina, gênée, tente de couvrir les lumières qui dénuident sa mère. Et Sam, qui filme, comprend que la grâce peut surgir à l’improviste aux moments les plus inattendus, y compris mêlée à la gêne lorsqu’elle implique les êtres les plus proches. Lors du montage de son petit film, Sam est encore plus bouleversé. Car il a devant les yeux les regards qui trahissent. Les moments volés entre Mitzi et Benny, visibles à l’œil dévêtu de sa caméra.

Puis viendra ce dîner en famille où Sam présente sa petite amie Monica. Pris dans le vacarme familial et par l’enthousiasme de sa chérie, il assume sa vocation et s’engage à filmer la journée à la plage de l’école. Diffusé lors du bal de fin d’année, le film sera pour Sam, armé d’un sourire désarmant, l’occasion d’un fameux règlement de comptes. Lui que la star de l’école et son lieutenant harcèlent de clichés antisémites et coups de poing au visage, va répliquer par une rafale de coups déstabilisateurs sur grand écran. Révélant le ridicule et le mensonge de ses adversaires, il mêlera moments potaches



↑ Steven Spielberg entouré de Michelle Williams, Paul Dano, Mateo Zoryon Francis-DeFord, Gabriel LaBelle, Seth Rogen et Chloe East à la première du film *The Fabelmans* lors du AFI Fest à Los Angeles, le 2 novembre 2022. © REUTERS/Mario Anzuoni

adolescents et fêlures qui bouleverseront ses acteurs principaux, provoquant colères, humiliations et retrouvailles amoureuses... Bref, ce champ de bataille des émotions si bien décrit par Samuel Fuller dans *Pierrot le Fou* (1966) quand Jean-Paul Belmondo lui demande ce qu’est le cinéma. Le sourire vengeur et adorateur de Sam est d’ailleurs le point que le talentueux Gabriel LaBelle a particulièrement travaillé, étudiant les interviews et photos pour le dupliquer et concentrer la ressemblance principale sur ce sourire particulier.

Et enfin les oreilles. Grandes ouvertes, et assez épargnées par le match de rugby de la vie pour comprendre ce qu’il y a à entendre. Deux rencontres réelles et majeures avec des personnages hors

normes secouent Sam par leur vérité succincte. Tout d’abord l’Oncle Boris. Venu d’on ne sait où peu de temps après la mort de la grand-mère maternelle de Sam, le personnage est incarné magistralement par Judd Hirsch, connu surtout pour son rôle dans le sitcom *Taxi*. Dompteur de lion, Boris chauffe les oreilles de Sam en définissant ainsi l’art : « Mettre sa tête dans la gueule d’un lion, ce n’est pas de l’art, c’est avoir des c... L’art réside dans la capacité à empêcher le lion de me dévorer. » Il lui annonce les souffrances à venir et l’impossibilité pour lui d’y échapper. D’un geste ressemblant à un mouvement de défense d’arts martiaux, Boris sépare ses deux bras, l’un représentant la famille et l’autre l’art, dans une rupture brutale, nécessaire et inspirante.



↑ Images du film *The Fabelmans*. © Storyteller Distribution Co

Seconde rencontre où les oreilles de Sam sont à nouveau ses antennes : celle, déterminante, avec John Ford. Ce très bref entretien improvisé de deux minutes et quarante secondes clôture le film. Spielberg, qui a bel et bien rencontré

Williams, grand compositeur et compagnon de route de Spielberg depuis ses débuts. On se souvient de ses deux notes mythiques dans *Jaws* (1975) et de la musique permettant au vélo d'*E.T.* (1982) de monter vers le ciel.

recueilli plus de 55 000 témoignages vidéo de survivants, enregistrés dans une soixantaine de pays.

Les références juives sont très présentes dans le film. Spielberg raconte dans une interview comment chaque objet fut placé selon ses souvenirs précis, à l'image de cette menorah d'espoir sur laquelle ouvre *The Fabelmans*. La lumière de Hanoukah pénètre la maison et les enfants reçoivent leurs sept cadeaux. Ceux de Sam sont une série de locomotives. Elles formeront un train, acteur principal de son premier film maison, où l'enfant duplique une scène de *The Greatest Show on Earth* qui l'a tant marqué. D'autres objets discrets de sa chambre sont des marqueurs culturels d'une époque, comme le disque de Shelley Berman, le premier humoriste qui, en 1960, arrive en tête des ventes. Ainsi, l'humour n'est plus réservé aux adultes dans les night clubs. La culture juive populaire de cette génération, partagée entre l'art et la famille pour les créateurs et les traditions et opportunités des routes américaines pour tous, est aussi représentée par la collection de *Mad Magazine* de Sam. Cette génération d'artistes juifs d'après-guerre offrira un peu de lumière après le conflit. Entre chaque bougie d'espoir de Hanoukah, ils créent cette revanche sur la vie qu'est parfois l'art, dont Spielberg est assurément un des plus grands représentants. 🕯

« Tous mes films ont une part de vie personnelle, mais de manière métaphorique. Là, je me suis attaqué à quelque chose de bien réel. »

celui qu'il considère comme le plus grand réalisateur américain de tous les temps, destinait le rôle à son collègue David Lynch. Peu intéressé au début, Lynch a fini par accepter, comme le dit Spielberg, « grâce à la mitsva de mon amie Laura Dern qui l'a convaincu ». En moins de trois minutes, en regardant deux tableaux représentant des scènes de *Lawrence d'Arabie* et de westerns, Ford explique à Sam l'importance de la perspective. C'est du moins ce que Spielberg retient de ce condensé de cours magistral. Bien plus tard, il comprendra que Ford lui a donné un des plus précieux conseils de sa vie : celui d'étudier la composition des sens qui prend vie sur les œuvres, pas seulement dans les salles de cinéma, mais dans les autres arts.

The Fabelmans fait également appel à notre ouïe grâce à la musique de John

Spielberg a soumis à ses sœurs la première version du scénario afin de rapprocher sa vérité de la réalité. Car elles partageaient avec lui ses moments de doute et de création depuis l'enfance, de la salle de visionnage de sa chambre aux acclamations hollywoodiennes.

Ce film présente donc les tremplins qui motiveront, forceront l'expression de cette vocation. Les allers-retours entre les genres de cinéma auxquels Spielberg s'attaque et surtout entre l'imagination de l'enfance et les obligations du monde adulte. Son enfance, mais aussi la nôtre, rappelée sur le devant de la scène de nos vies. On pense à l'enfance fauchée des victimes de l'esclavage dans *Amistad* (1997) ou de la Shoah dans *Schindler's List* (1993). Spielberg, dont la famille d'Europe de l'est a été déportée, a créé la USC Shoah Foundation, laquelle a



Animation musicale

PATRICK AMSELLEM GRATTE SA GUITARE POUR VOUS

On le connaît pour sa ferveur inébranlable lorsqu'il porte les offices du Chabbat en l'absence de rabbi François. On l'entend lorsqu'il prend en charge des chants, sur la thébah du GIL, avec des tonalités orientales singulières. Et on le reconnaît par sa taille, sa bonne humeur, son sourire légendaire et son brushing stylisé...

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Patrick est un guitariste chevronné, chanteur aguerri qui se produit au Club Med et qui se tient à votre disposition pour animer Bené-mitzvah et autres festivités aux résonances et rythmes juifs. Avec son répertoire composé de chansons israéliennes, de refrains internationaux français et anglo-saxons, de chants du Chabbat parfois revisités ou encore de sa play-list latino-italienne, notre chanteur-guitariste de talent va vous en mettre plein les oreilles. Et le tout livré avec chaleur et bonne humeur pour que tout le monde en redemande et rappelle « Patriiiiiiiiiiiiiick » !

Animation musicale de Bené-mitzvah, notamment, au GIL ou ailleurs, le samedi après-midi, le samedi soir ou à d'autres moments. Rémunération à discrétion.

Patrick Amselem • Guitariste chanteur • CMT club med talents • pat.amsellem@gmail.com
Tél +33 6 11 19 15 44 • <https://youtu.be/Yw4Vxugz4lw>



For the past 75 years,
It's more than an airline,
it's Israel





↑ Emmanuel Schwab

INTERVIEW EXCLUSIVE

Derrière chaque crise se cache une opportunité

Quelles sont les crises de l'âge adulte ? À 30, 40, 50 ans la vie nous envoie des épreuves et cela nous pousse à changer, mais tout le monde ne réagit pas de la même manière face aux difficultés. Emmanuel Schwab, psychologue spécialisé en psychothérapie, nous éclaire sur ces crises liées à l'âge et nous aide à les affronter au mieux.

Liz Hiller

Quand nous parlons de crise par rapport à l'âge adulte, de quoi s'agit-il ?

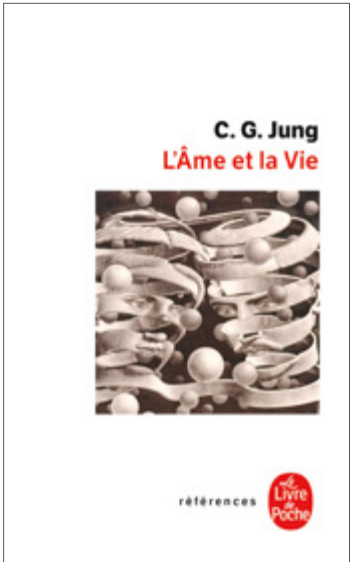
Nous parlons d'une crise quand nous nous rendons compte que nous sommes obligés de changer radicalement pour continuer notre chemin. Si nous continuons avec la même clé de lecture, cela tourne à vide, il y a le sentiment que nous n'avons plus d'issue. Nous ne sommes pas les mêmes personnes à 30, 40 ou 50 ans et la transformation n'est pas que physique : nos valeurs et notre façon de voir la vie changent également. Chaque crise nous pousse à faire un changement dans notre vie actuelle. Par exemple, Sigmund Freud a connu un changement radical dans son existence lorsqu'il a traversé sa crise des 40 ans, pendant laquelle il a créé la psychanalyse et est devenu thérapeute, alors qu'auparavant il était chercheur neurologue.

Tout d'abord, pouvez-vous nous expliquer le passage à la trentaine ?

Ce passage est la crise de la fermeture, c'est-à-dire que c'est l'âge où nous sommes « obligés » de faire des choix alors qu'à notre jeunesse tout était possible. Il s'agit de choix professionnels mais aussi de vie de couple qui peut nous diriger vers le fait de devenir parent. Tous ces choix que nous faisons dans la trentaine sont irréversibles, dans le sens qu'il y a un « avant » et un « après » et c'est la raison pour laquelle il s'agit d'une crise très importante.

On dit parfois que la crise des quarante-cinquante ans nous met face à notre mortalité...

Cela est tout à fait correct. Selon la psychanalyste Elliott Jaques, la crise de la quarantaine (qui peut apparaître aussi à la cinquantaine selon le développement de la personne) signifie la prise de



↑ C.G. Jung, *L'Âme et la Vie*, éditions Le Livre de Poche

« L'individu a besoin de donner un sens à sa vie en réalisant sa propre voie intérieure. »

conscience de sa propre mortalité. Le déni de notre propre mortalité personnelle est très bien expliqué par Freud : « Nous soutenions volontiers que la mort est la fin nécessaire de la vie... Cependant, en réalité, nous avions l'habitude de nous comporter comme s'il en était autrement. Nous manifestons une nette tendance à « mettre de côté » la mort, à l'éliminer de notre vie. Nous essayons d'étouffer l'affaire... C'est de notre propre mort qu'il s'agit bien sûr... Personne ne croit à l'éventualité de sa propre mort... Dans l'inconscient, tout le monde est convaincu d'être immortel. » (Freud, 1915). D'après le psychiatre Carl Gustav Jung, il y a un changement de perspective radical en rapport avec notre individuation (le soi intérieur) vers l'âge de 40-50 ans : l'individu prend réellement conscience de la fin de son existence et il aspire à être ce qu'il est vraiment : « Chacun de nous ne peut éprouver un réel bien-être qu'en devenant, dès l'âge adulte, le centre d'un système nouveau, après n'avoir été, jusque-là, qu'une particule gravitant autour de l'ancien centre de la personnalité » (Jung, *L'âme et la vie*). Autrement dit, l'individu a besoin de donner un sens à sa vie en réalisant sa propre voie intérieure. Cela peut se manifester entre autres dans la voie créative et spirituelle.

Est-ce que la crise de la quarantaine peut être vécue comme une deuxième crise d'adolescence ?

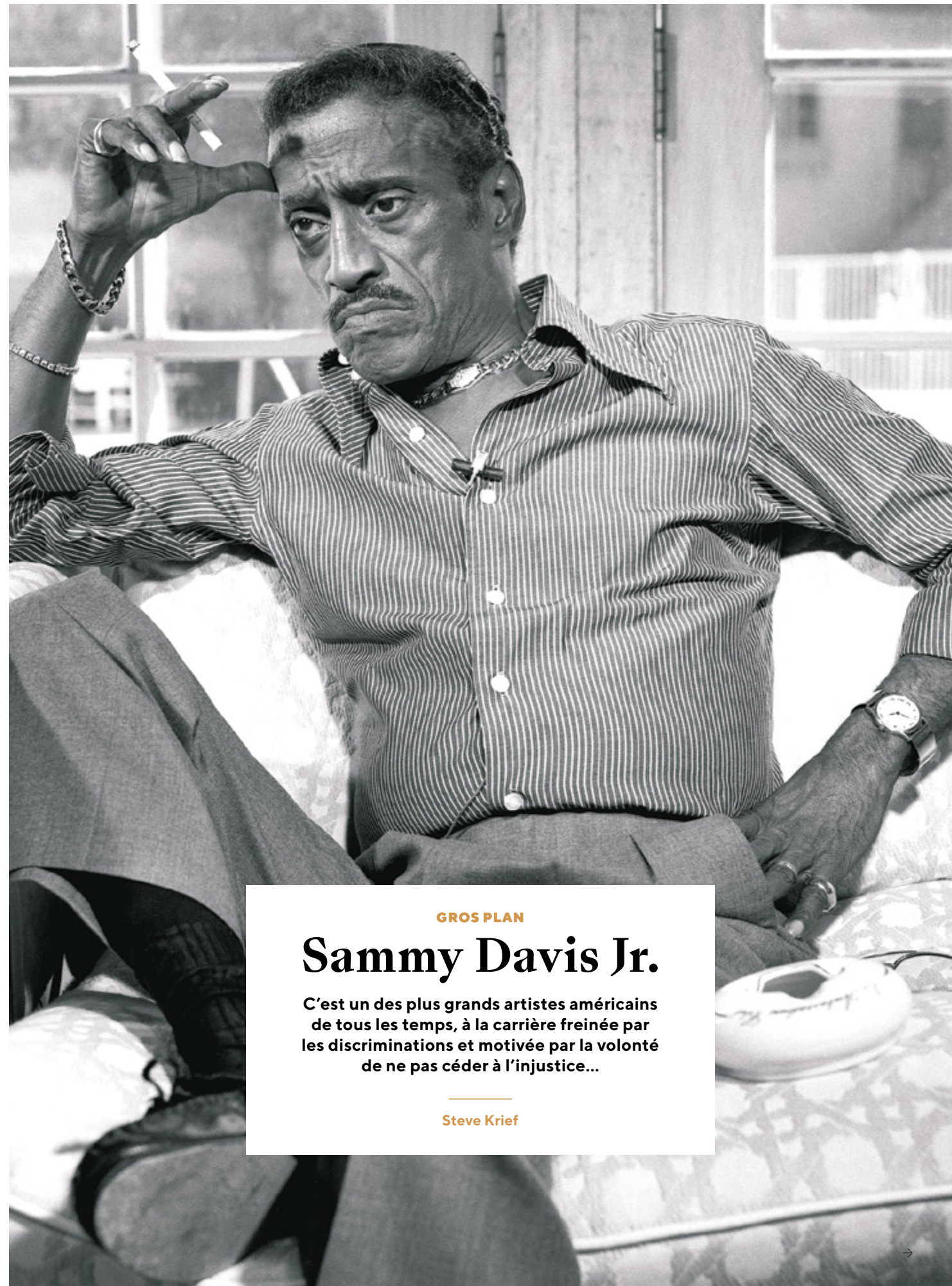
Effectivement. Entre 35 et 40 ans (l'âge exact peut varier selon les individus), nous vivons la transition du milieu de la vie, cette crise est parfois vécue comme une deuxième crise d'adolescence (la période transitoire entre l'enfance et l'âge adulte) car ce sont des crises qui permettent de remettre fondamentalement en question les données de notre existence, la question de la mort et le type de « contrat » que nous avons établi avec la vie. Il s'agit d'un passage à une nouvelle phase de notre existence, qui n'est pas sans être influencée par les hormones : la puberté pour un adolescent, la préménopause pour une femme à l'approche de la cinquantaine. Lorsque Freud a vécu sa crise de la quarantaine, deux choses lui ont permis

de la surmonter : ses souvenirs d'adolescent et la mémoire de son enfance. Ses souvenirs l'ont rassuré sur son pouvoir de surmonter à nouveau les difficultés de la vie, puisqu'il avait déjà été capable de le faire par le passé.

Comment se manifestent ces crises, quels sont leurs symptômes et comment pouvons-nous les affronter au mieux ?

Les crises peuvent se manifester sans prévenir, comme si notre psychisme était en avance sur nous et que la sagesse de notre corps, en enchaînant un processus inconscient, nous envoyait des signaux pour nous alarmer de la nécessité d'opérer un changement. Cela se manifeste dans différents domaines de la vie : dans la vie amoureuse du couple, une crise peut amener à une séparation, dans la vie professionnelle de l'individu le besoin de faire un changement radical peut apparaître, ou simplement la recherche d'une activité parallèle qui lui donne un sens. La personne qui traverse une crise peut vivre une phase de dépression, un sentiment de vide, voire des crises d'angoisse. La plupart de ces symptômes sont inattendus et la personne qui les vit n'est pas au courant qu'il s'agit de symptômes de crises liés à l'âge.

Pour confronter au mieux ces périodes de crise, nous avons besoin d'être attentifs aux signaux de notre corps, de les prendre au sérieux et d'agir malgré nos peurs. Chaque crise que nous vivons est un appel et un rappel de notre fragilité d'êtres humains. Dans notre vie adulte, il est essentiel de prendre soin de nous et de notre « enfant intérieur ». Si nous arrivons à avoir une position de parentalité face à nous-mêmes en tant qu'êtres fragiles, nous découvrons notre force intérieure. La psychanalyste Danielle Quinodoz l'a bien résumé dans ses propos : « (...) Ce paradoxe que vit chaque être humain : se sentir à la fois un point anonyme minuscule, perdu dans la foule, et un être immense capable de penser l'univers en se sachant unique pour les êtres aimés ». (*La crise existentielle du milieu de la vie ? : la porte étroite*, in *Revue française de Psychanalyse*, 2005/4). 🍵



GROS PLAN

Sammy Davis Jr.

C'est un des plus grands artistes américains de tous les temps, à la carrière freinée par les discriminations et motivée par la volonté de ne pas céder à l'injustice...

Steve Krief

@Allan Warren

Au moment même où l'horrible message « Mon chien est noir, mais au moins il n'est pas juif ! » est affiché sur une pancarte brandie à Washington par des néo-nazis lors des élections de 1960, Sammy Davis Jr. est un des artistes les plus populaires et les plus admirés par ses compères. Cela, pour la simple raison que sur scène, il sait tout faire : chanter, danser, jouer de nombreux instruments... Il est également un des plus engagés et, en tant que Noir et Juif, une double cible.

Davis fait alors partie de ceux qu'on surnomme le *Rat Pack*. Avec Dean Martin, Joey Bishop, Peter Lawford et leur leader, Frank Sinatra, ils triomphent ensemble à Las Vegas. Lorsque l'on pense aujourd'hui à de grands noms sur une même affiche de Las Vegas, apparaît inévitablement le film de Steven Soderbergh *Ocean's Eleven* (2001), qui rassemble Julia Roberts, George Clooney, Brad Pitt, Andy Garcia, Matt Damon... Le pitch : une bande de truands s'associent pour faire le coup du siècle à Las Vegas en braquant trois casinos en même temps. Or ce film est un remake d'une œuvre du même nom, *Ocean's Eleven* (1960) de Lewis Milestone, avec la crème de l'époque : les membres du Rat Pack, entourés d'Angie Dickinson, Henry Silva, Richard Conte et des caméos de Shirley MacLaine et George Raft. De Las Vegas ils étaient les patrons de la fin des années 1950 au début des années 1960.

Le Rat Pack menait une vie de rêve dans ce qui, une poignée d'années auparavant, n'avait été qu'un lieu de transit pour soldats sur la route de Los Angeles. Les casinos avaient rapidement poussé dans le désert, abreuvés par les dollars de la mafia américaine et du syndicat des *Teamsters*, comme le montrent bien les films *Casino* (1995), *The Irishman* (2019) et *Le Parrain II* (1974). Et comme l'évoque une scène du premier *Parrain* (1972), les investisseurs comptèrent avec insistance sur la venue d'artistes pour agrémenter les soirées et faire oublier les pertes des joueurs. Le personnage de Johnny Fontaine, incarné par Al Martino dans Le

Parrain, est d'ailleurs un clin d'œil à Sinatra. La réalité rejoint parfois la fiction : Martino a obtenu le rôle dans le film de Coppola après que l'acteur initialement prévu eut décliné l'offre suite à des menaces d'amis mafieux de Martino !

Mais revenons au Las Vegas du règne du Rat Pack. Aux films qu'ils y produisent, s'ajoutent les spectacles mêlant chant et humour, et des histoires d'amour défrayant la chronique. Un soir, parmi les spectateurs, se trouve le sénateur du Massachusetts, un certain John F. Kennedy, beau-frère de Peter Lawford. Il est venu chercher le soutien du Rat Pack pour sa candidature à l'élection présidentielle de 1960. Kennedy incarne une nouvelle génération, avec un regard progressiste sur les sujets de société, capable de faire évoluer les États-Unis vers la fin de la ségrégation raciale.

Les artistes du Rat Pack sont sensibles à cette incarnation et à son aura. En particulier Sammy Davis Jr. qui, quelques années auparavant, fut interdit de séjourner dans les hôtels où il jouait ses spectacles. Des souvenirs d'hôtels interdits déjà présents depuis l'enfance lorsqu'il participait avec son père aux tournées du Will Mastin Trio. Des tournées interrompues par l'effort de guerre.

Engagé sous les drapeaux en 1944, le jeune Davis fait partie avec un autre soldat noir d'une des premières unités « mixtes » de l'armée américaine. L'accueil se révèle glacial dès l'entrée dans les chambrées, les autres soldats mettant à l'écart les deux lits prévus pour eux. Brimades et menaces s'ensuivent, jusqu'à ce qu'intervienne le Sergent Williams : « Aucun homme n'est supérieur à un autre au sein de cette unité ! Seul le grade militaire permet d'avoir autorité sur autrui ». Il intervient régulièrement pour protéger les deux soldats noirs. Williams déclare à Davis que son talent artistique sera son meilleur protecteur face à la haine et la bêtise d'autrui. Davis intègre la troupe de l'armée et réussit à chaque lever de rideau à faire évoluer les mentalités. Pas unanimement : un soir, il est battu très violemment dans les toilettes.





← Photo de famille, 1962. @ RatPac Press

Frank Sinatra, avec ses parts d’ombre, est un homme aussi talentueux que courageux. Il n’hésite pas à défendre Sammy Davis Jr. et d’autres proches, victimes de racisme. Dans le film *Les Affranchis* (1990), lors d’une soirée au célèbre club Copacabana, le personnage incarné par Joe Pesci se dit choqué qu’une femme blanche puisse sortir avec Davis. Un clin d’œil du réalisateur Martin Scorsese au courage qu’eut Frank Sinatra de menacer le Copacabana lorsque le club refusa de laisser son ami monter sur scène à cause de sa couleur de peau.

Comme le mentionne l’insulte de la pancarte du néo-nazi, Sammy Davis est également juif et connaît des attaques à ce titre. Né de parents chrétiens, il s’intéresse de plus en plus durant les années 1950 à l’histoire juive et aux parallèles en matière de lutte contre les discriminations entre les Noirs et les Juifs. De nombreux artistes et auteurs juifs soutiennent très activement, tout comme le rabbin Abraham Heschel, la campagne de Martin Luther King contre la ségrégation raciale. Davis se convertit au judaïsme en 1961.

Pour toutes ces raisons personnelles de lutte contre les discriminations, Sammy Davis Jr. accepte donc volontiers ce soir-là de participer à la campagne de John F. Kennedy. Le zèle du Rat Pack dans la campagne est salué, mais certains dans l’entourage du candidat démocrate craignent que le mariage annoncé entre Sammy Davis Jr. et May Britt, mannequin suédoise, soit utilisé par leurs adversaires.

Davis et Britt acceptent donc de repousser le mariage après les élections. Tous ces efforts s’avèrent payants et John F. Kennedy est élu président des États-Unis le 8 novembre 1960, face au candidat républicain Richard Nixon. Ce dernier incarne alors une droite conservatrice, « ringardisée » par JFK lors du débat télévisé de la campagne.

Davis est bien entendu invité à participer à la soirée inaugurale prévue le 20 janvier 1961, avec tous les artistes proches du président, comme c’est encore la coutume aujourd’hui. Néanmoins, les mêmes craintifs dans l’entourage du président font pression. L’assistante de JFK appelle Davis la veille pour lui demander de ne pas venir avec sa future femme, « les mentalités n’ayant pas encore assez évolué à ce sujet ». Davis est naturellement meurtri par cette requête, mais soutiendra pourtant Bobby, le frère de John, lors des présidentielles de 1968. Ironie du sort, Davis sera quelques années plus tard le premier Noir invité à dormir à la Maison Blanche... par le président Nixon ! Déçu des lentes avancées en matière de Droits Civiques sous la présidence Nixon, Davis sera ému du geste d’une autre figure conservatrice : John Wayne. Le légendaire cow-boy lui donne son Stetson préféré en signe de porte-bonheur lorsque Davis obtient le premier rôle d’un cow-boy noir à l’écran.

L’autobiographie de Sammy Davis Jr revient largement sur toutes ces rencontres, montrant une belle photo de l’auteur en compagnie de John Wayne. Le

livre évoque aussi les influences auprès de toute une génération d’artistes, notamment Michael Jackson qui avoue lui avoir emprunté de nombreux pas de danse. Mais aussi un de ses plus émouvants voyages : Israël, en 1969. À la descente de l’avion El Al à Tel-Aviv, Davis est accueilli par des centaines de soldats de la troupe musicale : « J’étais si ému que les larmes se sont formées dans mon cœur, ont traversé ma poitrine et ma gorge et se sont déversées sans retenue de mes yeux. Je savais alors exactement pourquoi je me sentais si fortement lié à Israël. J’étais arrivé au pays des non désirés, comme je l’ai été si souvent moi-même. Et ils me tendaient la main. » Davis joue au Mann Auditorium de Tel-Aviv, dans un concert de gala pour les veuves de la guerre des Six Jours. Il y entonne avec émotion la chanson « Exodus » pour clôturer le spectacle, se sentant alors comme un rabbin dans une synagogue. Lors d’un accident de voiture en 1954, Sammy Davis Jr. avait perdu un œil et porté un bandeau pendant six mois avant de recevoir un œil de verre. En backstage, il rencontre un autre borgne célèbre, Moshé Dayan, à qui il offre de jolis bandeaux avec une pointe d’humour : « I’m so glad we can see eye to eye. »

Pour reprendre une phrase de Coluche, ce fut très dur pour un homme de cette époque aux nombreuses discriminations de réussir en tant que Noir, Juif et borgne. Pourtant, à force de courage, de talent et d’humour, Sammy Davis Jr. incarne encore dans les mémoires une des plus belles réussites artistiques de tous les temps... 🍷

“Luck shouldn’t be part of your portfolio.”

HYPOSWISS
A D V I S O R S

Expect the expected

Rue de Hesse 7, 1204 Geneva – Switzerland
Hufgasse 17, 8080 Zürich – Switzerland
Tel. +41 22 310 76 40, www.hyposwissadvisors.ch



EDMOND
DE ROTHSCHILD

ON NE SPÉCULE PAS SUR L'AVENIR.
ON LE CONSTRUIT.

EDMOND DE ROTHSCHILD, L'AUDACE DE BÂTIR L'AVENIR.

MAISON D'INVESTISSEMENT | edmond-de-rothschild.com